Péninsule n° 87 – 2023 (2)

Michel LORRILLARD[*]

UN CHAPITRE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE DU LAOS : *regard sur l'ancienne culture bouddhique mône de la vallée moyenne du Mékong (rive gauche)*

INTRODUCTION

Des enquêtes de terrain menées entre 2002 et 2011 par l'équipe du centre EFEO de Vientiane [1] dans toutes les provinces du Laos ont livré des informations qui modifient d'une façon substantielle la vision que nous avions jusqu'à présent de l'histoire ancienne de ce pays, et par là-même du passé de ce vaste espace que constitue la vallée moyenne du Mékong (ou bassin inférieur de ce fleuve entre le 14e et le 22e parallèle)[2].

---

[*] Maître de conférences à l'École française d'Extrême-Orient (EFEO). Sauf mention spécifique, les photos sont celles de l'auteur.

[1] Les collaborateurs et amis qui nous ont accompagné durant toute cette période étaient MM. Khamsy Kinoanchanh et Keo Sirivongsa (assistants scientifiques) et Sengthong Sohinxay (chauffeur) – auxquels se sont joints successivement MM. Viengphone Soukhavong, Kanda Keosopha et Surinthon Phetsomphu (fonctionnaires détachés du ministère lao de l'Information, de la Culture et du Tourisme auprès du centre EFEO de Vientiane). Nous leur sommes infiniment redevable pour l'aide précieuse qu'ils ont apportée.

[2] Les résultats de ces enquêtes ont déjà donné lieu à plusieurs publications, en particulier LORRILLARD, Michel, « Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos », [*in*] Y. GOUDINEAU & M. LORRILLARD (éd.) *Recherches nouvelles sur le Laos*, Vientiane, EFEO, Études thématiques n° 18, 2008, pp. 113-181 ; « Par-delà Vat Phu : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (I) », *BEFEO*, vol. 97-98 (2010-2011), EFEO, Paris, 2013, pp. 205-270 ; « Pre-Angkorian Communities in the Middle Mekong Valley (Laos and Adjacent Areas) », [*in*] N. REVIRE & S. MURPHY (eds.), *Before Siam: Essays in Art*

Dans cette contribution, nous reviendrons sur un des résultats de ces missions, à savoir la localisation sur un territoire étendu – soit sept provinces laotiennes – de vestiges lithiques bouddhiques nettement antérieurs au milieu du XIV^e^ siècle, période au cours de laquelle l'historiographie traditionnelle situe l'introduction du bouddhisme au Laos. Nous accorderons toutefois plus particulièrement notre attention à des pièces qui témoignent de la forte implantation dans cette région, durant la seconde moitié du premier millénaire tout au moins, d'une culture (sinon d'une population) mône autochtone, à laquelle les cultures khmère et surtout thai-lao se sont ensuite totalement substituées.

Pour des raisons diverses que nous avons déjà exposées dans d'autres publications, la recherche historique sur le territoire actuel du Laos est restée longtemps figée, malgré les travaux fondateurs d'Auguste Pavie à la fin du XIX^e^ siècle[3]. Les méthodes employées depuis plus d'un siècle, ainsi que le peu d'attention porté à la collecte des sources (on s'est longtemps limité à la seule lecture, exempte d'esprit critique, de quelques chroniques lao tardives), ont en effet considérablement sclérosé l'approche que l'on pouvait avoir du passé de cette région. Deux problématiques majeures ont notamment été ignorées.

La première est familière aux historiens travaillant sur le « temps long » : elle a trait aux phénomènes de continuité et/ou de rupture entre des types de cultures et d'organisations humaines parfois très différents qui se succèdent plus ou moins rapidement sur un même territoire. Si l'histoire des royaumes lao de la vallée moyenne du Mékong est en effet établie dans ces grandes lignes entre le milieu du XIV^e^ et la fin du XIX^e^ siècle, la question du substrat historique à partir duquel a émergé le premier d'entre eux, le royaume unifié du Lān Xāng, a en revanche toujours été laissée de côté. L'absence de réflexion sur le sujet affecte grandement l'écriture de l'histoire nationale lao précoloniale, puisque celle-ci – telle qu'elle est encore présentée aujourd'hui – voit son cadre chronologique limité à seulement six siècles, quand celui des états voisins dépasse toujours les mille cinq cents ans, auxquels il faut ajouter des périodes protohistoriques parfois assez bien documentées.

La seconde problématique occultée est intimement liée à la première : il s'agit de la question de l'« indianisation » – pour reprendre (sans sa dimension colonisatrice) le terme cher à George Cœdès – des terres les plus continentales

---

and Archaeology, Bangkok, Siam Society / River Books, 2014, pp. 186-215 ; et « La plaine de Vientiane au tournant du second millénaire : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (II) », *BEFEO*, vol. 100, 2014, pp. 38-107.

[3] PAVIE, Auguste, *Mission Pavie Indo-chine – Études diverses II : Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*, Paris, E. Leroux éd., 1898, 449 p.

de l'Asie du Sud-Est, et plus précisément de la rive gauche du Mékong au-delà de la frontière septentrionale du Cambodge. L'étude de la diffusion dans la péninsule indochinoise de traditions intellectuelles et artistiques venues de l'Inde a en effet longtemps été cantonnée, pour des raisons que l'on peut facilement comprendre, aux zones côtières. Un rééquilibrage géographique des recherches commence heureusement à se produire, depuis quelques années, avec un intérêt accru porté vers les patrimoines historiques anciens des provinces du nord-est de la Thaïlande (rive droite du Mékong). Celui-ci fait suite à quelques décennies de recherches focalisées d'abord sur les périodes préhistoriques et protohistoriques de cette même région, déjà elles-mêmes marquées par la réception d'influences extérieures lointaines (agriculture, métallurgie), préparant l'éclosion d'organisations socio-politiques plus développées[4].

I. Les enquêtes de terrain

La nécessité de réviser ce que nous savons de l'histoire du Laos à la lumière de ces deux problématiques (et de quelques autres) est apparue de façon flagrante dès lors que de véritables enquêtes ont été menées sur le terrain. C'est en approchant directement la réalité géographique que l'on prend en effet conscience de l'ampleur du fossé existant entre les données véhiculées par les chroniques lao – rédigées essentiellement à l'intérieur de quelques monastères de Luang Prabang – et les informations obtenues au cours des prospections archéologiques de surface. Dès 2002, mais surtout à partir de 2003, suite à la signature d'une convention de coopération entre le centre EFEO de Vientiane et le Département de l'archéologie et des musées (aujourd'hui la Direction générale du Patrimoine) du ministère de l'Information, de la Culture et du Tourisme (MICT) de la RDP Lao, des missions ayant pour objet la recherche de nouveaux matériaux historiques – sans distinction d'époque ou de supports (manuscrits, inscriptions sur pierre, métal et bois, tous types de vestiges archéologiques) – ont été conduites d'abord dans le nord du Laos, puis progressivement dans le centre et le sud du pays. Des milliers de villages et de sites ont ainsi été visités et renseignés.

Les prospections ont clairement montré que sur les dix-sept provinces du Laos (incluant la préfecture de Vientiane), sept d'entre elles présentent des vestiges qui ne peuvent pas être rattachés à la période de domination lao (à partir du XIVe siècle), car ceux-ci relèvent de cultures historiques plus

[4] *Cf.* par exemple Higham, Charles, *Early Mainland Southeast Asia – From First Humans to Angkor*, River Books, 2014, Bangkok, 447 p.

anciennes[5]. La présence de monuments khmers au Laos avait déjà été mise en évidence par les explorateurs français dès la fin du XIX^e^ siècle, mais la liste des sites anciens relevés dans le pays – hors province de Champassak où sont concentrés un certain nombre de vestiges et de monuments d'époques préangkorienne et angkorienne – s'est longtemps limitée à huit endroits répartis seulement dans les provinces d'Attopeu, de Savannakhet et de Vientiane. Elle fut augmentée entre 1974 et 1977 d'une vingtaine de sites identifiés dans la plaine de Vientiane par Pierre-Marie Gagneux, en collaboration avec le Service des monuments historiques du Laos[6]. En 2009, à la suite des missions entreprises par le centre EFEO de Vientiane, cette liste de sites anciens comptait 84 entrées – en exceptant encore une fois la province de Champassak qui, à elle seule, compte plus d'une trentaine de sites, dont Vat Phu et sa ville ancienne (lesquels constituent des complexes de plusieurs monuments).

Les sept provinces du Laos concernées par les vestiges anciens sont toutes riveraines du Mékong, sauf celle d'Attopeu coincée entre les frontières cambodgienne et vietnamienne (cordillère Annamitique), mais reliée au fleuve par ce gros affluent qu'est la Sé Kong. Elles couvrent également la plus grande partie du centre et du sud du pays. Seule la province de Borikhamxai – où aucun vestige pré-lao n'a encore été retrouvé de façon assurée – échappe à cet ensemble et se présente alors comme une zone de rupture, s'agissant de l'implantation des communautés historiques les plus anciennes sur la rive gauche du Mékong, entre la province de Vientiane et les provinces du sud. Dans les territoires contigus de la rive droite (la partie orientale de la province de Nong Khai, qui constitue aujourd'hui l'unité administrative indépendante de Bueng Kan, et la partie septentrionale de la province de Nakhon Phanom), les prospections archéologiques de surface n'ont rien révélé non plus, alors que les autres provinces du nord-est de la Thaïlande montrent des concentrations importantes de vestiges. Il est vrai que dans cette région, une barrière montagneuse réduit considérablement l'espace habitable du côté lao. Quant au Mékong, il opère à cette hauteur une importante boucle qui allonge d'une façon substantielle les contacts par voie d'eau entre le nord et le sud. À l'évidence, la configuration géographique a ici très fortement limité

[5] On met ici à part la province de Luang Prabang qui compte quelques sculptures khmères, mais qui à l'évidence sont des pièces importées, v. LORRILLARD, M., « À propos de quelques sculptures khmères découvertes à Luang Prabang : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (III) », *Péninsule*, n° 84, 2022 (1), pp. 47-71.

[6] GAGNEUX, Pierre-Marie, *Les sites anciens de la plaine de Vientiane (VII^e^ – XI^e^ siècles)* – Rapport préliminaire pour le service des Monuments historiques du Laos, Vientiane, document ronéotypé, 1977, 78 p. Ce rapport a été édité presque intégralement dans *Péninsule*, n° 11-12, 1985-1986, pp. 27-83.

l'implantation humaine, car elle n'offrait pas les conditions les plus favorables à un réel développement.

Les résultats obtenus au cours des enquêtes de terrain permettent plusieurs types d'analyses. Deux contributions ont déjà présenté d'une façon exhaustive les 84 sites pré-Lao relevés jusqu'en 2011, ainsi que les principaux vestiges qu'ils ont révélés[7]. Une étude approfondie de la typologie et de l'iconographie de certaines pièces reste toutefois à faire, ainsi que l'étude épigraphique de la demi-douzaine d'inscriptions qui ont été découvertes. Nous nous concentrerons ici principalement sur la question de la répartition des lieux où des vestiges bouddhiques ont été identifiés, et nous essaierons d'en tirer quelques conclusions quant à la diffusion du bouddhisme dans la vallée moyenne du Mékong à époque ancienne.

D'une façon curieuse, le nombre de sites ou de lieux de dépôt de vestiges recensés pour chacune des deux grandes régions que nous avons distinguées – le sud du Laos (hors province de Champassak) et la plaine de Vientiane – était équivalent en 2011 (nous verrons que ces chiffres ont un peu augmenté), avec 42 références de part et d'autre. La différence de superficie entre ces deux espaces est pourtant très importante. Ce déséquilibre de densité n'est pas dû à un effort de recherche moindre pour les provinces du Sud, puisque dans la seule province de Savannakhet, par exemple, quelque 618 villages et sites ont été visités. Il est surtout significatif du rôle tout à fait particulier joué par la plaine de Vientiane, pointe la plus septentrionale de cet ensemble géographique homogène que constitue le plateau de Khorat, dans le processus de diffusion des pratiques religieuses issues de l'Inde.

Une trentaine de sites répartis dans les provinces d'Attopeu, de Saravane, de Savannakhet et de Khammouane ont révélé des monuments ou des vestiges khmers remontant aux époques préangkorienne et angkorienne. Nous ne mentionnerons ici que le site de Ban Na Kathang, dans la province de Savannakhet, puisqu'un vestige assurément bouddhique – une petite triade typique des productions du règne de Jayavarman VII – y a été retrouvé. Le lieu où a été faite la découverte, à l'intérieur d'une double enceinte carrée de 450 mètres de côté, offre encore un fort potentiel pour la fouille archéologique. Le site n'est pas isolé, puisque des temples de l'époque angkorienne sont situés à proximité, comme d'ailleurs des monuments préangkoriens et des vestiges môns.

[7] Lorrillard, M., « Par-delà Vat Phu […] » et « La plaine de Vientiane […] », *loc. cit*.

II. UNE VASTE AIRE MÔNE RÉGIONALE : LE PLATEAU DE KHORAT

Ce sont ces derniers, pratiquement toujours reconnaissables par l'imagerie bouddhique qu'ils véhiculent, qui retiendront maintenant notre attention. Sont désignés comme « môns », à défaut de leur trouver un qualificatif plus adéquat, des matériaux archéologiques qui, par leurs formes et leur aspect caractéristiques, se rattachent à une aire culturelle spécifique qui s'est développée quasiment exclusivement sur le plateau de Khorat (élargi aux plaines de Savannakhet et de Vientiane) entre le VI[e] et le XI[e] siècle environ[8]. Si certains de ces vestiges portent des inscriptions gravées en sanskrit, d'autres, assez nombreux, portent des épigraphes en môn, considéré alors comme la langue vernaculaire de cette région, par opposition aux langues religieuses ou de prestige (dont le pāli, qui concerne toutefois surtout le bassin de la Ménam Phraya)[9]. En Thaïlande, cette aire culturelle est le plus souvent associée – voire identifiée – à celle de Dvāravatī (dont elle constituerait une forme régionale), elle aussi liée à une implantation mône ancienne. On sait toutefois que les liens entre un ethnonyme, une langue, une écriture et des traditions artistiques sont forts complexes et peuvent engendrer toutes sortes de confusions. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne les rapports entre le monde khmer et le monde môn dans la vallée moyenne du Mékong durant la seconde moitié du premier millénaire. Une thèse très récente contribue à éclaircir la situation, mais il est sûr que la recherche peut encore connaître dans ce domaine de nombreux développements[10].

---

[8] En dehors de cet espace, des vestiges du même type (*sema*) ont été retrouvés au Cambodge sur le Phnom Kulen, v. BOULBET, Jean & DAGENS, Bruno, *Les sites archéologiques de la région du Bhnaṃ Gūlen (Phnom Kulen), Arts Asiatique* (numéro spécial), t. XXVII, 1973, 131 p. (en particulier pp. 43-47 pour le texte, pp. 71-75 pour les dessins, pp. 126-128 pour les photographies)

[9] BAUER, Christian, « Notes on Mon Epigraphy », *Journal of the Siam Society* 79-1, 1991, pp. 31-83 ; REVIRE, Nicolas, « Glimpse of Buddhist Practices and Rituals in Dvāravatī and its Neighbouring Cultures », [*in*] N. REVIRE & S. MURPHY (eds.), *Before Siam: Essays in Art and Archaeology*, Bangkok, Siam Society / River Books, 2014, pp. 241-271.

[10] WATSON, Hunter, *Inscriptions, Archaeology and Culture: The Khorat Plateau and Neighboring Regions of Thailand and Cambodia*, PhD thesis, National University of Singapore, 2022, 369 p. L'auteur, dans sa thèse et par des communications personnelles, attire à juste titre l'attention sur le fait que le môn n'était pas forcément répandu partout et pratiqué pour tous les usages. Il pouvait être une langue pour les échanges commerciaux, pour la liturgie et plus spécifiquement pour la rédaction des inscriptions (généralement brèves et limitées dans leur vocabulaire). Il se substituait alors aux autres langues/dialectes des divers groupes de la grande famille austroasiatique (ou mône-khmère) qui peuplaient ce vaste espace. En fait, pour le sujet qui nous concerne et à l'exception des inscriptions qui sont rédigées dans cette langue, il conviendrait d'opter systématiquement pour la notation « môn(e-s) » (avec des guillemets).

À côté de certains modèles typiques d'images en pierre du Buddha, le vestige le plus représentatif (car exclusif et largement diffusé) de cette aire culturelle « mône » régionale est le *sema* (ou *bai-sema*), un bloc de pierre taillé en stèle ou en pilier, portant le plus souvent une image stylisée de *stūpa* – parfois également une scène historiée – ainsi qu'un décor sur le registre inférieur formé par une bande de feuilles de lotus (*cf*. ill. n° 1).



Ill. n° 1. Sema du Muang Sap Sip, prov. Ubon Ratchathani

Depuis une cinquantaine d'années, des archéologues thaïs se sont particulièrement intéressés à ces vestiges et ont entrepris de les étudier selon différentes approches[11]. La thèse de doctorat de Stephen Murphy a également

[11] Nous ne ferons que citer ici quelques noms : M.C. Subhadradis Diskul, Srisakra Vallibhotama, Piriya Krairiksh, N. N. Paknam, Phasook Indrawooth, Rungrot Phiromanukun, Rungrot Thamrungrueang, etc.

fait progresser considérablement la recherche dans ce domaine, d'une part par l'inventaire détaillé et quasi exhaustif des *sema* retrouvés dans le nord-est de la Thaïlande (plus de 1000 pièces étudiées), d'autre part par l'analyse qu'il fait des phénomènes de concordance[12]. En opérant des séries de comparaisons – d'abord entre positionnement et configuration des sites, ensuite entre typologie et iconographie des vestiges – il a en effet été capable d'établir des ensembles cohérents, de concevoir des cadres chronologiques et de percevoir avec une plus grande acuité les processus complexes de diffusion à l'intérieur de ce vaste espace.

III. LES SITES MÔNS DU LAOS

1. Généralités

Les données recueillies au Laos trouvent très certainement à s'inscrire dans cette nouvelle approche. Les quelque 150 *sema* identifiés en 2011 – 61 dans le sud et 89 dans la plaine de Vientiane (auxquels il faut maintenant ajouter les découvertes récentes sur le Phu Pha Dang et dans la province de Saysombun) – prouvent que les sites de la rive gauche n'étaient pas des zones totalement en marge par rapport aux grands groupes de la rive droite. Du point de vue de la typologie, on retrouve d'ailleurs au Laos toutes les formes qui ont été identifiées en Thaïlande – stèle, pilier, etc. – et même quelques types tels que le *sema* sculpté en Buddha, ou encore le *sema* cylindrique qui, par sa base profilée, peut facilement être confondu avec un *liṅga*. Il est assez fréquent que les *sema* soient associés sur les sites de découverte à une image du Buddha en pierre, en ronde-bosse ou en bas-relief, mais il est manifeste que les premiers ont été produits en nombre plus important.

D'un point de vue géographique, la situation des sites bouddhiques môns anciens du Laos montre les mêmes caractéristiques que celles déjà observées en Thaïlande, à savoir une implantation dans les grands bassins hydrogra-

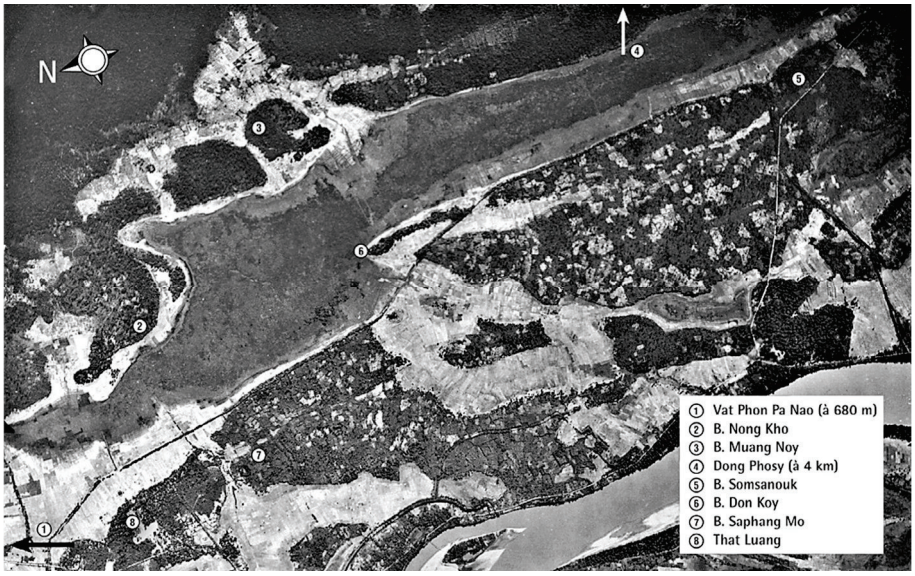
[12] MURPHY, Stephen A., *The Buddhist Boundary Markers of Northeast Thailand and Laos, 7th – 12th centuries CE: Towards an Understanding of the Archaeological, Religious and Artistic Landscapes of the Khorat Plateau*, PhD thesis, University of London (SOAS), 2010, 479 p. D'autres études du même auteur sont venues compléter ce travail, dont : « The Distribution of Sema Stones Throughout the Khorat Plateau During the Dvaravati Period », [*in*] Marijke J. KLOKKE & Véronique DEGROOT (eds.), *Unearthing Southeast Asia's Past*, NUS Press, Singapore, vol. 1, 2013, pp. 215-233 ; « Cultural Connections and Shared Origins between Campā and Dvāravatī: A comparison of common artistic and architectural motifs, ca. 7th – 10th centuries CE.», [*in*] Arlo GRIFFITHS, Andrew HARDY & Geoff WADE (eds.), *Champa – Territories and Networks of a Southeast Asian Kingdom*, Paris, EFEO, Études thématiques n° 31, 2019, pp. 303-321.

phiques, au bord ou à proximité immédiate des cours d'eau. Pour la plaine de Vientiane, par exemple, le bassin médian de la Nam Ngum bénéficia manifestement d'une très grande faveur, en particulier aux lieux de confluence avec d'autres rivières. C'est au confluent de la Nam Ngum et de la Nam Lik qu'ont été retrouvées quelques-unes des plus importantes pièces mônes du Laos, comme le Buddha et la stèle inscrite de Ban Thalat, datés du VIII^{e} ou du IX^{e} siècle (*cf. infra*). Jusqu'il y a peu, on pouvait considérer ces deux vestiges comme étant les plus septentrionaux des témoignages môns découverts dans la vallée moyenne du Mékong. Situés juste en aval du grand barrage de la Nam Ngum (et exhumés d'ailleurs à l'occasion de la construction de cet ouvrage), il est alors regrettable que l'étroite vallée traversée plus en amont par cette rivière ait été noyée sur des dizaines de kilomètres au début des années 1970, sans que de véritables prospections archéologiques aient été préalablement réalisées. La suspicion de la présence dans cette zone d'autres vestiges, et sans doute d'une implantation mône très développée (comme le prouvent la qualité de la facture du Buddha de Ban Thalat et le contenu du texte de la stèle), est aujourd'hui renforcée par la découverte récente de quatre nouveaux sites positionnés plus au nord, au-delà des terres inondées (*cf. infra*).

Les recherches menées au cours des années 2000 indiquent par ailleurs que les terres entourant le marais (*beung*) du That Luang – aujourd'hui quasiment asséché mais dont des photos de la seconde moitié du XX^{e} siècle montrent qu'il atteignait une longueur de plus de 10 km – fut également un lieu de concentration de sites, puisque des vestiges significatifs y ont été retrouvés en neuf endroits. Il n'est pas exclu qu'à l'occasion des grands travaux routiers et urbains qui sont désormais effectués dans cette zone, de nouvelles découvertes soient faites. La richesse et l'originalité des pièces – notamment de grandes stèles avec scènes narratives et inscriptions – semblent montrer que cet espace constituait un foyer de culture important, dont le That Luang de Vientiane était peut-être le centre (*cf*. ill. n° 2).

Dans la grande plaine de Savannakhet (qui prolonge sur la rive gauche du Mékong le plateau de Khorat, au-delà des provinces thaïlandaises de Mukdahan et d'Amnat Chareun), c'est encore une fois le réseau hydrographique, ici particulièrement riche, qui dicte la position des sites. Sont alors particulièrement concernés les bassins inférieurs des rivières Sé Bang Fai, Sé Bang Hieng, Sé Champhone, Sé Xangnoy et Sé Thamoak.

Un autre type d'implantation semble avoir été également en faveur dans les communautés religieuses anciennes proches de Vientiane : les sites rupestres, aménagés sur des plateformes gréseuses dominant la plaine. Le site de Dan Sung



Ill. n° 2. Sites autour du Beung That Luang (photo Williams-Hunt, 1947)

trouve à ce sujet son équivalent dans le site de Phu Phra Bat, en Thaïlande, tous deux étant d'ailleurs situés sur une même ligne de relief nord-sud que coupe de façon transversale le Mékong à une vingtaine de kilomètres en amont de Vientiane. Ces sites se distinguent toutefois par une occupation très longue, allant parfois de la préhistoire jusqu'à l'époque moderne. Si leur lien avec l'aire culturelle mône est incontestable, il est particulièrement intéressant de noter que ces lieux élevés et caractérisés par des parois rocheuses sont également ceux qui ont été à l'évidence touchés par une influence angkorienne précoce (début du second millénaire), préalable à une très probable occupation khmère de cette région sous le règne de Jayavarman VII, avant que la « coulée » de populations thai-lao le long des rives du Mékong ne vienne définitivement supplanter ces vieilles cultures historiques. Comme Dan Sung et deux sites récemment identifiés au sommet du Phu Pha Dang, surplombant à près de 1600 mètres le lac artificiel de la Nam Ngum, Vang Sang est un exemple flagrant de cette période de transition.

2. Du bassin de la Nam Chi à la plaine de Savannakhet

L'analyse conjointe du positionnement des sites et de la typologie des vestiges retrouvés au Laos montre en tout cas d'une façon très claire une répartition en groupes liée à une configuration géographique particulière, mais

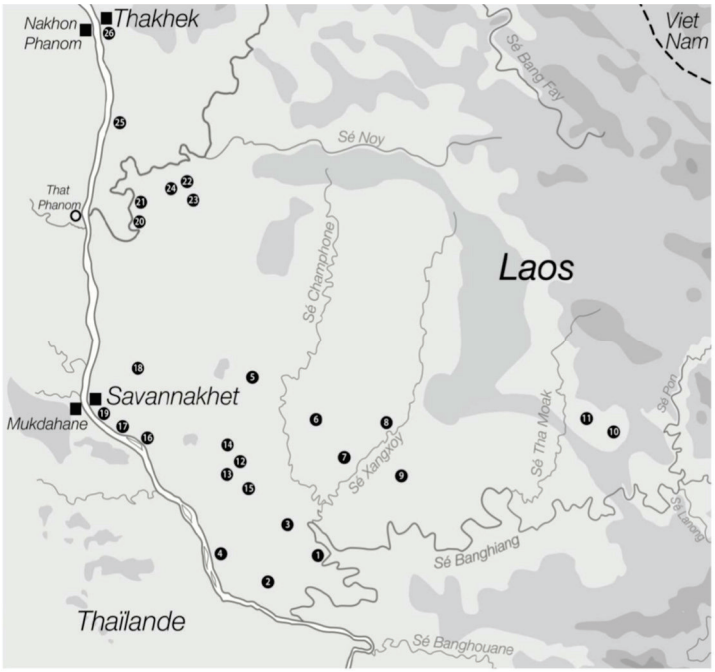
également, à une plus large échelle, l'appartenance de ces groupes à d'autres ensembles localisés sur la rive droite du Mékong (Thaïlande).

C'est déjà le cas pour Ban Na Pha Bang, le site avec *sema* le plus au sud retrouvé au Laos (à la limite des provinces de Savannakhet et de Saravane), que la géographie physique et les caractéristiques stylistiques mettent directement en rapport avec les sites des provinces thaïlandaises d'Amnat Chareun, d'Ubon Ratchathani et de Yasothorn. Ce large ensemble se caractérise en particulier – en ce qui concerne la représentation stylisée du *stūpa* que porte en bas-relief le *sema* – par la présence très fréquente, dans le registre inférieur, de la figure ovale du *kumbha* (pot à eau), un motif que l'on retrouve toutefois également dans d'autres sites positionnés plus au nord.

Trois groupements de sites avec *sema*, tous proches du Mékong, apparaissent également dans la province de Savannakhet (*cf*. ill. n° 3). Le premier, situé dans le district de Xaiphouthong, partage en fait le même espace que la tour préangkorienne transformée en *stūpa* lao du That Phon. À deux km à peine au sud de ce monument, à Ban Tak Daet, l'iconographie très particulière de l'une des deux faces d'un *sema* haut de 3,05 m (il s'agit du plus grand vestige de ce type découvert au Laos)[13] – la base du *stūpa* est figurée par une tête de monstre (*cf*. ill. n° 4) – incite d'ailleurs à réfléchir sur l'étroitesse des liens (voire la proximité de culture) qui pouvait exister dans cette région entre communautés bouddhiques et hindouistes, les premières étant pour l'instant associées aux Môns alors que les secondes le sont aux Khmers de l'époque préangkorienne. Il est intéressant de noter que le même type iconographique de tête de monstre (ou *kāla*) se retrouve sur trois objets en métal précieux faisant partie du « Trésor » préangkorien de Nong Hua Thong, lieu distant de 66 km à peine (*cf*. *infra*). Les vestiges des deux sites appartenant a priori à la même époque (autour du VIII^{e} siècle), il n'est pas interdit de penser qu'il y ait eu entre eux une forme d'interaction. En plus des témoignages de Ban Tak Daet (deux exemplaires), d'autres *sema,* moins spectaculaires mais appartenant au même ensemble géographique, ont été retrouvés au That Phon (un exemplaire), à Ban Don Tum (un exemplaire) et surtout à Ban Phumma Chedi (une vingtaine d'exemplaires).

On pourra admettre qu'un second groupement, moins important, se situe à une vingtaine de km en amont, à Ban Pha Kha Niai et Ban Sompoy Noï (à la limite des districts de Xaiphouthong et de Kaisone Phomvihane), puisque chacun de ces villages possède un petit *sema* portant l'image stylisée du *stūpa*. Leur emplacement apparaît en tout cas significatif, car ils se trouvent également

[13] Ce *sema*, brisé en deux, est maintenant visible au musée de Savannakhet.



Ill. n° 3. Sites préangkoriens, môns et angkoriens de la province de Savannakhet



Ill. n° 4. Détail du sema de Ban Tak Daet, prov. de Savannakhet

à proximité d'anciens monuments préangkoriens : le That In Hang, une ancienne tour transformée elle aussi en *stūpa* lao – et un sanctuaire à Ban Don Seng dont les ruines en brique ont disparu récemment, mais dont il subsiste un important matériel cultuel (parties de *somasūtra* avec tête de *makara*, cuves à ablutions avec *liṅga*, socles, etc.).

Le troisième groupement, sans aucun doute le plus riche, est celui qui se situe à la confluence de la rivière Sé Bang Fai de part et d'autre du Mékong. À cet endroit précis se trouve sur la rive droite du fleuve le That Phanom – un monument dont la tradition mythique célèbre la grande antiquité (il aurait été construit peu après la mort du Buddha) et que l'on identifie d'ailleurs, d'une façon à peu près certaine, comme une autre (la troisième dans la région) tour préangkorienne transformée en *stūpa*. Une dizaine de *sema* sont visibles dans l'enceinte du sanctuaire, dont certains sont de grande taille et de forme octogonale. À ce « pôle occidental », il faut alors associer d'autres *sema* qui ont été retrouvés dans quatre villages des alentours. C'est toutefois sur la rive gauche du fleuve, à proximité des derniers méandres de son affluent, que l'on trouve le plus grand nombre de ces témoignages, notamment dans le petit espace triangulaire dont les trois villages voisins de Ban Kang, Ban Sikhai et Ban Simoang forment les pointes (la plus grande distance qui les sépare est de 6 km). Dans les rizières du premier ont été découverts au moins douze *sema* de très belle facture, dont les deux plus grands atteignent 2,92 m (forme de stèle) et 2,65 m (forme de pilier). Dans le second village, à 3 km à peine, six autres *sema* portant également l'image du *stūpa* ont été révélés. Il y a une quinzaine d'années, on voyait encore dans une forêt proche du troisième village, en grande partie enterrés, treize autres *sema* qui sont maintenant alignés dans un abri construit à leur intention. Ce « pôle oriental » n'est distant du pôle de la rive droite du Mékong que d'une trentaine de kilomètres et se trouvait en relation directe avec lui par la Sé Bang Fai.

Il est très intéressant de noter que c'est sur les bords de ce grand cours d'eau originaire de la chaine annamitique, à égale distance (soit une quinzaine de km) entre les deux pôles mentionnés précédemment, que se trouve le village de Nong Hua Thong où un trésor constitué en grande partie de pièces d'orfèvrerie en métaux précieux (or et argent) a été exhumé en 2008. On s'est rendu compte à cette occasion, grâce à la photographie satellitaire, que le lieu de la découverte était en fait situé au point de jonction entre deux importantes enceintes, la première composée de deux levées de terre parallèles et rectilignes longues de quelque 700 mètres, dont les extrémités touchent d'un côté à la Sé Bang Fai et de l'autre à des bassins artificiels du type « trapeang », la seconde formée d'une grande levée de terre curviligne qui rejoint également le cours de la rivière, à quelque 1000 mètres en aval de la première limite. On

s'interroge encore sur la nature et la fonction de ce vaste espace ainsi enfermé, où seuls les restes d'un ancien monument en briques, partiellement dégagés, ont pour l'instant été identifiés[14]. Si les travaux de configuration du site datent de la seconde moitié du premier millénaire, les modalités de son occupation ne peuvent être précisées, en particulier en ce qui concerne les zones d'implantation domestique qui, à l'évidence, ont pourtant dû être importantes. Les objets du trésor relèvent en tout cas bien de la culture préangkorienne tardive, comme le prouvent en particulier quatre inscriptions sanskrites et khmères sur des vaisselles datées du VIII^{e} ou/et du IX^{e} siècle. Le site de Nong Hua Thong a très certainement appartenu à la même aire culturelle que celle à laquelle on doit l'érection des anciennes tours des That In Hang, That Phon et That Phanom (dans leur état premier) et du sanctuaire de Ban Dong Seng – et tout comme pour ces monuments, on ne peut ignorer la mixité des vestiges découverts dans leur périmètre. On a en effet retrouvé dans l'espace délimité par les grandes levées de terre trois *sema*, dont deux au moins peuvent être rattachés à la culture mône. L'un d'eux appartient au modèle courant de la stèle portant en bas-relief l'image stylisée du *stūpa*. Un autre est une borne octogonale ornée à sa base de pétales de lotus. Le troisième est d'origine plus incertaine : il s'agit d'une stèle non décorée ou inscrite qui pourrait aussi bien relever d'une facture mône que d'une facture khmère. Il n'est donc pas du tout impossible, étant donné la profusion et la qualité des *sema* retrouvés autour du confluent de la Sé Bang Fai, que Nong Hua Thong ait été également, pendant une période au moins, le centre d'un groupement môn régional auquel pourraient être associés les sites de la province de Savannakhet retrouvés plus en aval[15].

Tout laisse supposer qu'un important lien a dû exister entre cet ensemble situé à proximité immédiate du confluent de la Sé Bang Fai et le « *cluster* »

[14] Rapports de fouilles à diffusion interne de Christine Hawixbrock (2012) et de Nicolas Nauleau (2023). Le site de Nong Hua Thong et son trésor font partie des programmes d'étude qui sont menés depuis 2020 par l'EFEO, sous la direction de Christophe Pottier, dans le cadre du projet « Champa » (Préservation et mise en valeur du patrimoine et développement de l'attractivité territoriale de Champassak et Savannakhet) financé par l'AFD, en partenariat avec la Direction générale du patrimoine du ministère lao de l'Information, de la Culture et du Tourisme. Nicolas Nauleau est responsable de nouveaux programmes de fouilles à Nong Hua Thong – en lien avec la production et l'analyse d'images Lidar, supervisées jusqu'en 2023 par notre regretté collègue Damian Evans. Brice Vincent, Christine Hawixbrock et Viengkeo Souksavatdy travaillent, avec l'aide de plusieurs experts internationaux et locaux, à l'étude et à la mise en valeur des objets (principalement en métal) retrouvés sur le site. Ceux-ci doivent être exposés dans le musée de Savannakhet qui sera prochainement entièrement réaménagé. Les résultats des différents travaux donneront lieu à des publications.

[15] On mettra ici à part des *sema* mêlés à des vestiges manifestement khmers (socles) qui ont été retrouvés à Muang Phin, un district de la province de Savannakhet situé beaucoup plus à l'est.

auquel appartient Muang Fa Daet (province thaïlandaise de Kalasin). On sait l'importance de ce dernier site, d'une part en raison de sa configuration – il est entouré d'une douve entourée de levées de terre (l'ensemble atteint une largeur d'une cinquantaine de mètres) longue de plus de 5 km – d'autre part pour son exceptionnelle richesse en témoignages bouddhiques anciens : au moins 172 *sema* y ont été retrouvés, dont 55 portent en bas-relief des scènes narratives liées aux *jātaka*[16]. Le groupement de sites (une douzaine) avec *sema* constitués autour de Muang Fa Daet se situe dans le bassin médian de la grande rivière Nam Chi, dont les eaux augmentées en aval par celles de la Nam Mun rejoignent ensuite le Mékong, à quelque 80 km en amont de Vat Phu. Par les voies d'eau, Muang Fa Daet pouvait aisément communiquer avec une vingtaine de sites môns du bassin supérieur de la Nam Chi (deux clusters de *sema* occupent à la fois la province de Chayaphum et celle de Khon Kaen, un dans leurs districts méridionaux, l'autre dans leurs districts septentrionaux), et avec tout autant de sites de son bassin inférieur (notamment dans les provinces de Yasothorn et d'Amnat Chareun)[17]. Stephen Murphy a donné dans sa thèse des arguments convaincants pour étayer la théorie selon laquelle Muang Fa Daet aurait été le véritable centre à partir duquel la tradition des *sema* aurait rayonné sur tout le plateau de Khorat, d'abord dans le bassin de la Nam Chi, à partir du VIII^{e}-IX^{e} siècle (voire du VII^{e}), puis progressivement dans des espaces plus proches du Mékong[18]. Nous avons déjà mentionné que les *sema* les plus méridionaux de la rive gauche du fleuve (Ban Na Pha Bang) pouvaient être mis en relation avec ceux du bassin inférieur de la Nam Chi (province d'Amnat Chareun), situés à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest. Une route terrestre orientée vers l'est, sans obstacles majeurs, devait également mettre Muang Fa Daet en contact avec le Mékong, à une distance de quelque 150 km. Il est intéressant de constater que cet axe aboutissait précisément à la concentration de sites de la rive gauche dont font partie Ban Tak Daet (avec son *sema* exceptionnel par sa taille et son iconographie) et le That Phon. Il est manifeste qu'existait par ailleurs une voie de communication entre Muang Fa Daet et Nong Hua Thong. Elle était à peine plus longue, mais nécessitait la traversée ou le contournement des quelques reliefs orientaux de la chaine du Phu Phan qui sépare le bassin de la Nam Chi de celui de la Nam Songkham (aussi appelé bassin de Sakon Nakhon). Il est alors tout à fait singulier de constater que cette route se confond en fait avec la dernière portion d'un axe rectiligne virtuel, de direction Sud-Ouest – Nord-Est, traversant tout le plateau de Khorat et passant par d'autres sites dont l'importance

[16] MURPHY, S., *The Buddhist Boundary […], op. cit.*, pp. 158 et 190.
[17] *IDEM*, « The distribution of *sema* stones […] », *loc. cit*., pp. 219-226.
[18] *IDEM*, *The Buddhist Boundary […], op. cit*., pp. 379-380.

majeure est également prouvée (*cf*. ill. n° 5). Sur la même ligne séparant Muang Fa Daet et Nong Hua Thong, à 65 km du premier et à 90 km du second, se trouve déjà Ban Nong Hang (province de Kalasin) qui est l'autre très riche site du bassin médian de la Nam Chi.



Ill. n° 5. Axe Si Thep – Nong Hua Thong

Il possède en effet un très grand nombre de *sema* décorés de scènes bouddhiques, ainsi qu'une caractéristique qui ne se retrouve pas ailleurs sur la rive droite du Mékong, à l'exception de Muang Fa Daet : la présence de grands *sema* du type « tapered pillar », c'est-à-dire en forme de pilier, mais dont les côtés sont profilés avec une élégante courbe et se terminent par un sommet pyramidal[19]. Or, le site de Ban Kang, proche de Nong Hua Thong, possède un *sema* de ce type (*cf*. ill. n° 6), témoignant ainsi d'un contact étroit avec le bassin médian de la Nam Chi.

[19] *Ibid.*, p. 159.



Ill. n° 6. Sema *de Ban Kang, prov. de Savannakhet*

Sur le même axe toujours, mais cette fois-ci du côté sud-ouest, respectivement à quelque 130 et 160 km de Muang Fa Daet, se trouvent Ban Khon Sawan et Ban Kut Ngong (province thaïlandaise de Chayaphum) qui sont les deux autres grands sites du plateau de Khorat où ont été retrouvés de nombreux *sema* historiés. Leur position est d'autant plus significative que si l'on poursuit dans la même direction, sur une centaine de kilomètres, on atteint alors Si Thep, site dont l'ampleur et la richesse des vestiges attestent l'importance capitale, mais dont l'histoire reste toujours mystérieuse[20]. Il est difficile de croire que l'existence d'un même axe rectiligne de quelque 430 km reliant à la fois Si Thep, Ban Kut Ngong, Ban Khon Sawan, Muang Fa Daet, Ban Nong Hang et Nong Hua Thong puisse relever d'une pure coïncidence. Plusieurs études ont déjà mis en évidence le rôle d'interface entre différentes

[20] SKILLING, Peter, « L'énigme de Si Thep », [*in*] Pierre BAPTISTE et Thierry ZÉPHIR (éd.), *Dvāravatī – Aux sources du bouddhisme en Thaïlande*, Paris, RMN, 2009, pp. 117-125. Piriya Krairiksh considère cette cité comme la capitale de Dvāravatī, au lieu de Nakhon Pathom.

aires politiques et culturelles qu'a dû jouer Si Thep en raison de sa position géographique très particulière, à la limite des bassins de la Ménam Phraya (auquel il appartient encore, étant riverain de la Nam Pasak) et du Mékong (dont le riche réseau hydrographique était proche). Aucun groupe de *sema* n'a été retrouvé à Si Thep, alors qu'il en existe à Ban Nong Hin Tang à une soixantaine de km à l'est, mais d'autres types de témoignages montrent des pratiques artistiques similaires entre ce site et ceux du plateau de Khorat. Trois plaques d'argent historiées faisant partie du trésor de Nong Hua Thong représentant des divinités hindouistes[21] pourraient ainsi être étudiées au regard de plaques de métal précieux (or et argent) décorées de figures hindouistes ou bouddhiques, aujourd'hui conservées dans des musées américains (Norton Simon Fondation ; Brooklyn Museum ; Museum of Fine Art, Houston), mais originaires de Thaïlande et hypothétiquement de Si Thep[22]. Toutes sont datées du VII^e^ au IX^e^ siècle. Des pièces de la même époque et d'une technique semblable, avec une iconographie bouddhique, proviennent quant à elles de Khantarawichai, à une vingtaine de kilomètres à peine à l'ouest de Muang Fa Daet et sont aujourd'hui conservées au musée de Khon Kaen. On ne peut manquer par ailleurs de relever ici la similitude existant dans le traitement de la parure entre une grande sculpture en pierre en haut-relief de divinité hindouiste ou de *bodhisattva* conservée à l'abri des regards dans le That In Hang (ancienne tour préangkorienne) de Savannakhet (*cf*. ill. n° 7), et nombre de représentations de Muang Fa Daet, soit en stuc, soit sculptées en bas-relief sur des *sema* (*cf*. ill. n° 8-9).

De la même façon que Si Thep devait représenter un relais majeur dans les échanges entre le bassin de la Ménam Chao Phraya (ainsi que par extension le golfe du Siam) et le plateau de Khorat (ainsi que par extension la vallée moyenne du Mékong), certains sites de la province de Savannakhet, en particulier Nong Hua Thong, pouvaient en outre être de très actifs pôles de communication, au-delà de la cordillère annamitique, avec les sites côtiers de la mer de Chine. L'importante passe de Lao Bao, à proximité de laquelle se trouvent les riches mines de cuivre (très anciennement exploitées) de Sépone, permettait en effet un accès aisé entre les deux versants. Stephen Murphy a déjà mis en évidence des similitudes troublantes entre d'une part des motifs iconographiques chams du centre-Vietnam, d'autre part des représentations sculptées de Muang Fa Daet, ainsi que le lien aisé qui a dû être établi via le centre-Laos[23]. La divinité en pierre du That In Hang mentionnée plus haut

[21] LORRILLARD, M., « Par-delà Vat Phu […] », *loc. cit*., pp. 243, 268.
[22] GUY, John, catalogue, *Lost Kingdoms – Hindu-Buddhist Sculpture of Early Southeast Asia*, Bangkok, River Books, 2014, p. 211.
[23] MURPHY, S., « Cultural Connections [...] », *loc. cit*., en particulier pp. 317-321.

pourrait elle-même attester d'une nette influence de l'art cham. On ne pourra que rappeler par ailleurs la présence, dans les bassins très orientaux de la Sé Thamoak et de la Sé Pon, dans la province de Savannakhet, de sites marginaux qui ont révélé la présence de *sema*, de même que celle de vestiges qui relèvent encore d'une influence khmère[24]. La position de ces sites conduit à penser qu'il pourrait s'agir d'étapes sur la grande voie régionale qui mettait aisément en contact les côtes du Golfe du Tonkin et de la Mer de Chine méridionale avec la vallée moyenne du Mékong.



Ill. n° 7. Détail de la divinité du That In Hang

[24] LORRILLARD, M., « Par-delà Vat Phu […] », *loc. cit*., pp. 231-233.



Ill. n° 8. Divinité de Muang Fa Daet, musée de Khon Kaen



Ill. n° 9. Détail de sema de Muang Fa Daet, musée de Khon Kaen

3. Une expansion vers le nord : la plaine de Vientiane et les terres contiguës

Si des contacts étroits devaient exister entre les sites du bassin médian de la Nam Chi et le pôle constitué autour de Nong Hua Thong, ce dernier était également totalement ouvert vers d'autres groupements de sites du bassin de Sakon Nakhon – qui couvre à la fois la province du même nom, mais également six autres provinces thaïlandaises situées dans ses prolongements : Nakhon Phanom, Bueng Kan, Udon Thani, Nong Khai, Nong Bua Lamphu et Loei. Nous avons déjà mentionné à propos des deux premières (contiguës de la province laotienne de Borikhamxai) qu'aucun vestige préangkorien, môn ou khmer n'y avait été retrouvé, peut-être parce que le Mékong, qui se heurte ici à des reliefs et opère une grande boucle, n'était pas la meilleure voie pour les échanges inter-régionaux. De fait, la vingtaine de sites avec *sema* retrouvés dans la province de Sakon Nakhon et la partie orientale de la province d'Udon Thani pourraient bien marquer des étapes sur des voies terrestres qui, de la plaine de Savannakhet à celle de Vientiane, coupaient directement dans les vastes terres basses (et densément occupées durant les périodes préhistoriques) de la rive droite du fleuve. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces groupements orientaux du plateau de Khorat, sauf pour mentionner que, dans le mouvement d'expansion vers le nord qui les caractérise, ils peuvent être comparés aux sites avec *sema* du bassin supérieur de la Nam Chi (provinces de Chayaphum et de Khon Kaen), dont la progression territoriale est également orientée vers le nord.

Comme Stephen Murphy l'a bien relevé, un même « *cluster* » homogène peut en tout cas être identifié à la bordure septentrionale du plateau de Khorat, avec un grand nombre de sites positionnés de part et d'autre du Mékong, à la hauteur de Vientiane[25]. La limite en amont de ce groupe est marquée par un *sema* qui a été retrouvé dans le Muang Sanakham (rive gauche du fleuve), tout près du confluent de la Nam Loei (rive droite) – une rivière dont le bassin a révélé, à Wang Sapung, plus d'une trentaine de *sema* qui appartiennent à l'évidence au même sous-groupe. Le bassin de la Nam Mong, une rivière qui coule dans les provinces d'Udon Thani (partie occidentale) et de Nong Khai et qui rejoint le Mékong à quelques kilomètres seulement en aval de Vientiane, montre quant à lui plus d'une quinzaine de sites possédant des *sema*, dont certains sont tout à fait exceptionnels. Par leurs caractéristiques et leur proximité géographique, il serait absurde de distinguer ces vestiges de ceux qui se trouvent sur la rive opposée du fleuve – autour de la capitale laotienne et dans

[25] MURPHY, S., « The distribution of *sema* stones […] », *loc. cit*., pp. 227-228.

le bassin inférieur de la Nam Ngum – à la bordure des grands massifs montagneux du nord-Laos. La leçon la plus remarquable que l'on tire de l'examen de ces différents vestiges tient en fait à leur diversité, bien plus grande que pour les témoignages du même type relevés dans le bassin de la Nam Chi. Cette variété s'explique avant tout par la durée d'occupation des sites et par les phases historiques successives qui les ont marquées.

*Une période ancienne (***c.** *VIII^e - IX^e siècles)*

Si très peu de fouilles archéologiques ont été menées dans la plaine de Vientiane, on sait toutefois que cette région a laissé d'importants témoignages matériels d'une culture protohistorique (âge du fer) développée, comme ceux qui ont été exhumés dans les années 1990 à Lao Pako, sur les bords de la Nam Ngum[26]. Ces derniers montrent de nombreuses similitudes avec les vestiges de sites majeurs du plateau de Khorat, tels que Ban Chiang (province d'Udon Thani), distant d'une centaine de kilomètres à peine, et Ban Na Di (province de Sakon Nakhon), à quelque 150 km[27]. Ces témoignages étant datés de la première moitié du premier millénaire, il est hautement probable qu'ils appartiennent au fond de populations austro-asiatiques auquel on doit ensuite les *sema* et autres sculptures sur pierre bouddhiques, premiers vestiges de l'époque historique dans cette partie très continentale de l'Asie du Sud-Est. Autour de Lao Pako, dans un rayon d'une trentaine de kilomètres, aussi bien vers le sud-est (confluent de la Nam Ngum), que vers le sud, le sud-ouest, l'ouest et le nord-ouest, se trouvent plusieurs sites identifiés comme môns. Il est particulièrement intéressant de constater que les plus anciens d'entre eux sont sans aucun doute contemporains des sites bouddhiques de la Nam Chi, lorsque ceux-ci atteignaient leur apogée (VIII^e-IX^e siècles) – et ont donc manifestement été touchés très vite par leur influence. Ce fait nous est prouvé par la facture et le style de la plupart des *sema* avec image du *stūpa* et du *kumbha* qui ont été retrouvés dans la plaine de Vientiane, mais également par des *sema* décorés de scènes bouddhiques, dont certains sont d'ailleurs inscrits.

Un exemple tout à fait intéressant de ces vestiges anciens est le grand sema brisé en deux fragments (hauteur : 155 cm + 80 cm) qui a été exhumé avec d'autres témoignages anciens en 2010 à Ban Dong Phosy, sur les bords du Beung (marais du) That Luang, et qui est aujourd'hui conservé au Vat Ho Phra Kéo (*cf*. ill. n° 10). Sur la partie supérieure se détache l'image d'un personnage assis en position royale qui est sculptée pratiquement en haut-relief.

---

[26] KÄLLEN, Anna, *And Through Flows the River: Archaeology and the Pasts of Lao Pako*, Uppsala, Uppsala University, Studies in Global Archaeology 6, 2004, 328 p.
[27] *Ibid*, pp. 198-200.



Ill. n° 10. Sema *inscrit de Ban Dong Phosy*

Du point de vue du traitement, le modèle iconographique le plus proche est peut-être celui d'un *sema* historié de Muang Fa Daet qui illustre apparemment une scène du *Kulāvaka Jātaka*, plaçant au centre Sakka tenant un *vajra*[28]. Mais les personnages secondaires qui permettraient d'assurer cette identification manquent ici. Au-dessus de cette image sont inscrites huit lignes d'écriture qui n'ont pu encore être déchiffrées totalement (la référence à un « *śrī dharmarājā* » (Roi de la Loi) apparaît toutefois clairement), mais qui ne sauraient être postérieures au VIII[e] siècle[29]. La face postérieure de ce *sema*

[28] MURPHY, S., *The Buddhist Boundary […], op. cit*., pp. 217, 219.

[29] Communication personnelle de Christian Bauer. C'est de cette période qu'est également datée l'inscription de la stèle de Ban Thalat. Hunter Watson signale d'autres exemples d'inscriptions des VIII[e] et IX[e] siècles dans les provinces thaïlandaises proches (WATSON, H., *Inscriptions […]*, *op. cit.*, p. 265). On retiendra en particulier celle du Wat Phra That Don Kaeo

montre un *stūpa* « en épine », c'est-à-dire stylisé dans sa forme la plus simple. Deux autres *sema* inscrits retrouvés au même moment et au même endroit portent la formule mône « *wo'punya* » et sont datés par le type de leur écriture du VIII[e] ou du IX[e] siècle[30]. Toujours à proximité immédiate du Beung That Luang, il faut également citer les vestiges retrouvés à Ban Saphang Mo, notamment deux *sema* historiés. Le premier, exhumé en 2001 et aujourd'hui conservé au Vat Ho Phra Kéo, est sculpté sur ses deux faces. L'une d'elle est cependant très abîmée et ne permet pas d'identifier clairement la représentation, sinon qu'il s'agit de deux personnages debout. L'autre montre une scène avec trois personnages assis dont le premier, en position supérieure, est traité d'une façon similaire à la figure apparaissant dans le grand *sema* de Ban Dong Phosy. Les deux personnages du registre inférieur pourraient bien être des femmes dont l'une présente quelque chose dans ses mains. Dans ce cas, il pourrait alors s'agir de l'épisode de l'enfant volé et de l'obéissance de Kevatta, une scène du *Mahosadha Jātaka* que l'on retrouve également illustrée à Muang Fa Daet[31]. Il se peut d'ailleurs que le second *sema* historié retrouvé (à quelques mètres du premier) à Ban Saphang Mo, cette fois-ci en 2007, illustre une autre scène du même *jātaka* : l'épisode de la cour faite à Amarā. Ce dernier semble avoir eu une faveur particulière dans les communautés religieuses mônes du plateau de Khorat, puisqu'il apparaît dans quatre *sema* de grands centres réunissant ce type de vestiges, Muang Fa Daet, Ban Kut Ngong, Ban Khon Sawan et Kaset Sombun[32]. Il est alors dommage que les trois lignes d'écriture apparemment archaïque gravées sur la partie supérieure de ce *sema*, au-dessus des deux personnages, ne puissent (encore) être déchiffrées. On ne peut clore cette revue des témoignages exceptionnels que sont les *sema* historiés sans mentionner un dernier exemple qui se situe lui aussi sur les bords du Beung That Luang, dans un petit pavillon construit à son intention du Vat Phon Pa Nao. Avec sa base aujourd'hui insérée dans la maçonnerie qui lui sert de socle, il mesurait plus de deux mètres et représente deux personnages tournés l'un vers l'autre, l'un assis et en position légèrement dominante, l'autre manifestement agenouillé. On peut alors probablement y voir une illustration du *Vidhurapaṇḍita Jātaka*, avec la scène où Vidhura (incarnation antérieure du Buddha) expose la Loi à Puṇṇaka. Cette scène bénéficiait également d'une faveur particulière, puisqu'elle est représentée sur

(district de Kumpha Wapi, province d'Udon Thani), en langue mône, aujourd'hui conservée au musée de Khon Kaen.

[30] Communication personnelle de Christian Bauer.

[31] MURPHY, S., *The Buddhist Boundary* […], *op. cit*., pp. 244, 246.

[32] *Ibid*., pp. 245-247.

des *sema* de six autres sites du nord-est de la Thaïlande[33]. Il est particulièrement intéressant de noter que trois de ces sites – Muang Fa Daet, Ban Kut Ngong et Ban Khon Sawan – font partie des quatre grands foyers (avec Ban Nong Hang) du bassin de la Nam Chi, alors que les trois autres – Ban Pho Tak, Ban Nong Kaleum et Ban Phai Lom – ne sont distants que de quelques dizaines de kilomètres (une vingtaine pour le premier, une cinquantaine pour les deux autres) de Vientiane.

Les *sema* narratifs découverts autour du Beung That Luang, tout à fait comparables, par leur facture, à ceux que l'on a retrouvés dans les grands sites du bassin de la Nam Chi (notamment Muang Fa Daet), témoignent donc d'une installation ancienne du bouddhisme dans la plaine de Vientiane (VIII^{e}-IX^{e} siècles). Ils prouvent par ailleurs – étant l'œuvre de communautés dont le niveau de culture religieuse était manifestement élevé (références iconographiques, inscriptions) – que cette région très septentrionale, aux confins du plateau étendu de Khorat, peut également être considérée comme un des grands foyers de la civilisation mône. Un autre type de vestiges jusqu'ici peu considérés, en tout cas dans la vallée moyenne du Mékong, atteste pareillement de l'importance historique de la région de Vientiane à époque ancienne. Il s'agit des grandes images en pierre de Buddha, et plus particulièrement de celles qui sont figurées debout. Différentes études sur la culture de Dvāravatī ont déjà mis en évidence l'intérêt de ce dernier type de témoignage, mais elles ne montrent que des sculptures découvertes dans le bassin inférieur de la Ménam Chao Phraya, voire quelques-unes de la partie méridionale du plateau de Khorat (provinces de Buriram, Surin, Ubon Ratchathani et Nakhon Ratchasima), où l'influence khmère fut ancienne et très importante. À notre connaissance, aucun exemple de grand Buddha en pierre debout n'existe plus haut dans les provinces du nord-est de la Thaïlande, qu'il s'agisse du bassin de la Nam Chi ou du bassin de Sakhon Nakhon[34]. Il s'en trouve toutefois une dizaine dans la plaine de Vientiane, dont un au moins relève de l'époque la plus ancienne. Il s'agit du Buddha de Ban Thalat (*cf*. ill. n° 11) exhumé en

[33] *Ibid*., pp. 237-240.

[34] On pourra tout de même classer parmi ces images le reste du grand corps de Kuchinarai (proche de Muang Fa Daet), actuellement conservé au musée de Khon Kaen, mais beaucoup plus difficilement le curieux Buddha de Ban Khon Sawan, de facture très grossière, même s'il relève probablement de la même époque. On ne fera que mentionner ici un Buddha de taille moyenne, dont manquent la tête, les bras et la partie inférieure, qui est conservé sans indication de provenance dans les collections extérieures du musée de Khon Kaen. S'ils sont réellement anciens, quelques fragments de Buddha debout du Wat Mahachai à Mahasarakham (nombreuses sont les pièces de ce petit musée qui ressemblent aux « créations » inspirées de modèles anciens de la collection Boun Oum du musée de Champassak) dateraient plutôt de la période khmère.

octobre 1968, en même temps qu'une importante stèle en langue mône (*cf*. ill. n° 12). Ces deux pièces ont été étudiées attentivement par E. Guillon qui les date pareillement du VIII^e^ siècle, voire de la fin du VII^e^ siècle pour la première[35].



Ill. n° 11. Buddha de Ban Thalat



Ill. n° 12. Stèle de Ban Thalat

À l'exception de son visage, fortement abîmé (et peut-être même non achevé), le Buddha de Ban Thalat atteste, par sa ressemblance avec des exemples du bassin de la Ménam Chao Phraya et par la qualité de sa facture, de la présence dans cette région reculée d'artisans qui, d'une part possédaient une bonne maîtrise de la sculpture sur pierre – même si l'image n'est pas

[35] GUILLON, Emmanuel, « Recherche sur quelques inscriptions môn – I. Traces de l'influence môn dans la plaine de Vientiane », *BEFEO*, t. LXI, 1974, pp. 339-348. La stèle, qui mentionne des donations faites à un temple, est présentée et traduite pp. 341-344. On trouvera une description stylistique du Buddha pp. 344-346, basée essentiellement sur les études comparatives de P. Dupont relatives aux sculptures lithiques de Dvāravatī proches des côtes. *Cf*. également GITEAU, Madeleine, *Art et archéologie du Laos*, Paris, Picard, 2001, 208 p. Celle-ci date « cette image du 8^ème^ siècle, au plus tard du 9^ème^ » (p. 60).

totalement une ronde-bosse (la partie postérieure est plate) – d'autre part étaient au fait de conventions stylistiques qui étaient respectées dans des territoires très éloignés. Le cas du Buddha de Ban Thalat est d'autant plus intéressant que nous sommes sûrs qu'il n'a pu être importé : comme toutes les autres sculptures retrouvées dans cette région, il est fait du grès local, partout présent. Il est très probable que d'autres images du même type devaient exister dans le bassin inférieur de la Nam Ngum et dans la région de Vientiane. Une demi-douzaine de grandes têtes de Buddha en pierre – également perçues pour être du style (ou influencées par les images) de Dvāravatī et aujourd'hui conservées dans la capitale ou dans des temples proches[36] – pourraient en être des parties subsistantes. Plusieurs images de Buddha assis pourraient également dater de cette époque ancienne, comme cette sculpture sans tête adossée à une stèle et conservée dans la galerie du That Luang (n° 110) qui, sous une importante couche de stuc, laisse apparaître des parties de l'œuvre originale en grès, notamment une main dans le geste qui enseigne (*vitarka*), typique des images môn.

Une période de transition (c. X^e^ – XI^e^ siècles)

Les vestiges historiques antérieurs à la période lao du Lān Xāng (celle-ci commence traditionnellement au milieu du XIV^e^ siècle, mais les témoignages matériels n'apparaissent qu'à partir de la fin du XV^e^ siècle) – à l'exception de ceux qui se trouvent dans la province de Champassak et qui sont directement liés à Vat Phu – sont encore très peu considérés au Laos. Quoique relevant du substrat à partir duquel s'est formée et développée la culture lao sur les rives du Mékong, ils sont généralement négligés, voire abandonnés. De ce désintérêt résulte une certaine confusion dans la perception du passé (tout ce qui est antérieur au règne de Fa Ngum relève du domaine de la légende), alors qu'existent des indices significatifs susceptibles de préciser la connaissance de la chronologie historique au tournant du second millénaire. L'examen attentif des vestiges découverts dans l'extrémité septentrionale du plateau de Khorat met par exemple nettement en évidence, pour cette période, des phénomènes de mutation sur les plans culturel et politique (voire démographique) qui n'existent pas ailleurs, sauf dans le bassin de la Ménam Chao Phraya avec la culture dite de Lopburi, mais selon des modalités alors sensiblement différentes. Contrairement, en effet, à ce qu'il advient à partir du X^e^ siècle dans les bassins des rivières Chi et Mun et dans la partie orientale du

[36] *Cf.* GITEAU, M., *op. cit*., p. 60 avec deux têtes conservées au Vat Ho Phra Kaeo. D'autres beaux exemples de têtes du même style sont conservées au That Luang et dans quelques monastères de la région.

bassin de Sakon Nakhon – où les vestiges môns et khmers ne se confondent pas (les premiers cessant définitivement d'être produits, alors qu'apparaissent un grand nombre de monuments angkoriens, témoignant par là-même d'une véritable rupture historique dans cette vaste région) – les sites bouddhiques septentrionaux des bords du Mékong montrent quant à eux, jusqu'au second tiers du XII[e] siècle en tout cas, un lent processus de transition ou de « métissage » entre des formes artistiques et religieuses qui, au départ, étaient bien distinctes. L'extension progressive de la domination angkorienne, à l'instar des vagues qui s'achèvent en ondes légères sur une grève toujours visible, n'a fait longtemps qu'effleurer, dans ce territoire éloigné du Cambodge, des traditions et une culture matérielle qui furent ailleurs puissamment recouvertes. Les recherches menées dans les provinces de Nong Khai et d'Udon Thani ont déjà mis en évidence des sites avec des *sema* tardifs – comme à Ban Tha Bo, Ban Pho Tak, Ban Phai Lom et Ban Nong Kaleum – révélateurs d'une adaptation locale à de nouveaux motifs iconographiques relevant du bouddhisme *mahāyāna* ou/et à des conventions stylistiques khmères[37]. La plaine de Vientiane en révèle bien d'autres exemples, avec des vestiges que les premiers observateurs comparaient avec raison à ceux de la culture artistique de Lopburi, à la transition des arts môn et khmer. C'est le cas des deux sites rupestres de Dan Sung et de Vang Sang[38], situés respectivement à une vingtaine et à une soixantaine de kilomètres au nord de Vientiane, qui sont comparables en bien des points au très intéressant site rupestre de Phu Phra Bat, sur la rive droite du Mékong (*cf*. ill. n° 13). Tous deux sont établis sur de grandes plateformes en grès et se caractérisent par des parois (abris sous roche) et de grands blocs sur lesquels ont été sculptés, pratiquement en haut-relief, une vingtaine de grands Buddha dont certains sont assis en méditation ou en *vitarkamudrā*, d'autres étant debout avec un bras levé dans le geste de l'argumentation. Les images aujourd'hui visibles diffèrent sensiblement de celles qui ont été sculptées à l'origine, car elles ont été l'objet de retouches importantes ces soixante dernières années. Les différents enduits (ciment, peinture) qui ont été ajoutés successivement masquent parfois fortement le modelé original, à tel point que l'ancienneté de certains de ces vestiges est devenue à peine reconnaissable. Mais des aspects stylistiques essentiels de ces sculptures, mis surtout en évidence par des photos du début du XX[e] siècle, montrent clairement qu'elles se rattachent à une période de transition durant laquelle apparaissent encore les caractéristiques formelles essentielles de

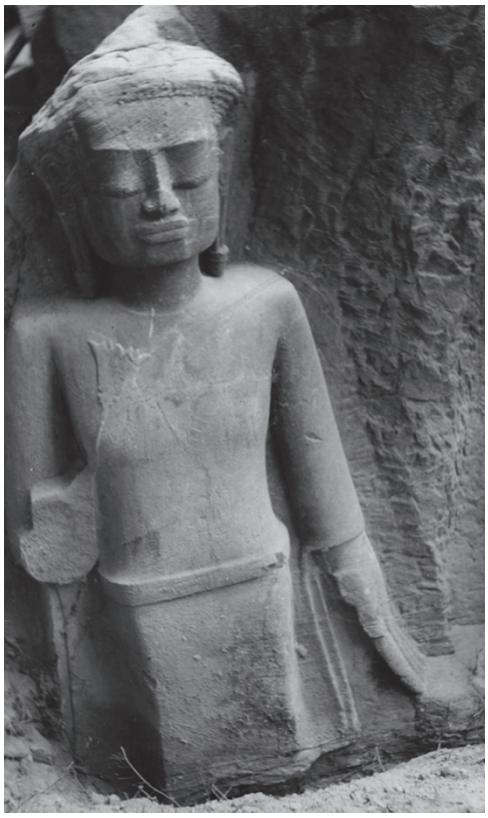
[37] MURPHY, S., *The Buddhist Boundary* […], pp. 379, 384.
[38] Pour une description de ces deux sites, LORRILLARD, M., « La plaine de Vientiane […] », *loc. cit*., pp. 49-57.

Dvāravatī, mais où l'influence stylistique des modèles khmers, en particulier pour les visages, domine (*cf.* ill. n° 14).



Ill. n° 13. Sites anciens dans la périphérie de la plaine de Vientiane

Le processus de transition a dû être lent et se développer durant deux siècles (c. X^e^ – XI^e^) au moins, car on ne voit pas qu'une véritable rupture dans la culture matérielle ait pu se produire durant cette période entre les vestiges purement môns que nous avons mentionnés plus haut et les vestiges typiques de l'époque du Bayon qui apparaissent ensuite – à l'inverse de ce qui se passe plus tard avec l'apparition des premiers témoignages purement lao (hiatus de près de trois siècles). Une inscription sur stèle de sept lignes découverte à Dan Sung, malheureusement encore indéchiffrée, pourrait être un témoignage particulièrement révélateur de cette époque de brassage culturel, car son texte, manifestement rédigé en sanskrit et versifié, offre la particularité de présenter les trois premières lignes dans une écriture que l'on qualifiera de post-pallava et les quatre suivantes en écriture de l'époque angkorienne



Ill. n° 14. Buddha de Vang Sang (photo 1933, archives EFEO)

Deux sites découverts récemment peuvent être rattachés au même ensemble[39]. Le premier se situe au sommet du Phu Pha Dang (montagne faisant partie de la chaine du Phu Khao Khuay), à quelque 1600 mètres de hauteur et dominant le lac artificiel du barrage de la Nam Ngum. Une douzaine de blocs de grès sculptés y ont été retrouvés, dont cinq, figurant des Buddha assis en méditation, montrent une facture où se retrouvent à la fois des éléments stylistiques môns et khmers (*cf.* ill. n° 15). Deux *sema* présentant une image très stylisée (en épine) de *stūpa* attestent en tout cas de la persistance de la culture mône.

[39] Je remercie François Greck et Jean-François Reumaux de m'avoir fourni des photographies et des informations sur ces deux sites, plus particulièrement le second, d'accès très difficile. Je remercie également M. Somchai, du bureau de l'information, de la culture et du tourisme de la province de Saysombun, de m'avoir fourni des images du premier site.



Ill. n° 15. Sculptures bouddhiques de Phu Pha Dang (F. Greck)

Le second site est positionné quelques centaines de mètres plus bas, à flanc de falaise, et se caractérise par des grottes qui sont reliées entre elles par des galeries « en damier », manifestement creusées par l'homme. Trois Buddha sculptés en bas-relief sur des dalles aux formes irrégulières y ont pour l'instant été retrouvés. Le premier est figuré assis et montre une facture très basique qui conduirait à l'ignorer dans un contexte différent, mais les deux autres sont figurés debout avec un bras en *vitarkamudrā* et présentent le style des images totalement mônes. Le cas de ces deux sites est surprenant, à la fois par leur positionnement à une altitude élevée et par les efforts importants qui ont été manifestement déployés pour certains aménagements. Ils se situent à peu près à la même latitude que les sites les plus septentrionaux de la plaine de Vientiane découverts au tournant des années 1970 (notamment Ban Thalat, avec son Buddha et sa stèle inscrite), mais des travaux de dégagement sur des terrains agricoles ont permis récemment de découvrir encore plus au nord, en deux endroits du district de Longsane de la province montagneuse de Saysombun, de nouveaux vestiges bouddhiques anciens. Ces deux sites sont distants de cinq kilomètres à peine et sont positionnés dans une étroite vallée enfermée entre d'importants reliefs. Le premier, sur une petite colline proche du village de Ban Vang Luang, est riverain de la Nam San, une rivière descendant des massifs du nord, mais dont le cours s'oriente ensuite vers

l'ouest pour atteindre la zone de confluence à laquelle parvient également la Nam Ngum selon une orientation similaire. Toutes deux ont alors contribué à former le lac artificiel résultant de la création du barrage. Le second site, proche de Ban Nasay, borde un ruisseau, le Huay Khouy, qui rejoint sept kilomètres plus loin la Nam San. La découverte de ces deux sites confirme une hypothèse qu'inspirait le positionnement général des anciens lieux d'occupation et de culte dans la plaine de Vientiane, à savoir que l'implantation des communautés religieuses mônes a dépassé bien plus au nord, par les voies d'eau, la pseudo-limite créée par le barrage. Elle laisse également supposer que la zone de confluence submergée maintenant par le lac artificiel était elle-même très riche en lieux d'habitat ancien. Les vestiges bouddhiques en grès retrouvés à proximité de Ban Vang Luang et de Ban Nasay fournissent des informations tout à fait intéressantes. Le premier site montre un Buddha assis en méditation adossé à une stèle, dont la tête révèle une facture influencée par les conventions stylistiques khmères. Deux blocs identifiables aux fragments inférieurs de deux grands Buddha debout (il ne subsiste que les socles sur lesquels reposent deux pieds, avec pour l'une de ces pièces l'extrémité d'une robe et une paroi en arrière-plan) conduisent en outre à opérer un rapprochement avec des images d'un art régional mixte maintenant conservées à Vientiane (*cf. infra*). Mais c'est surtout la quantité et la qualité des *sema* qui surprend. Parmi les nombreux blocs de pierre sculptés qui ont été exhumés, treize au moins sont de grandes stèles décorées, le plus souvent sur les deux faces. Le motif le plus représenté (plus d'une quinzaine de fois) est le *stūpa*, généralement associé à la représentation du *kumbha*. On remarque également avec intérêt la figuration quasi-systématique (douze exemples), de part et d'autre de la base du *stūpa*, de deux « feuilles » qui s'élèvent vers l'extérieur, comme si l'ensemble pouvait aussi être identifié à une plante dont le *stūpa* constituerait la tige. Ces deux « feuilles » sont exécutées à chaque fois avec beaucoup de liberté et de variations. De la figuration basique ressemblant presque à un arc de cercle (le *stūpa* lui-même est souvent représenté telle une épine), on aboutit en effet à des motifs complexes associant volutes et flammèches (*cf*. ill. n° 16).

La présence de ce type de motif est rare dans la plaine de Vientiane même – elle apparaît seulement trois fois, avec une facture basique, à Ban Saphang Mo (l'autre face présente une scène historiée du type de celles que l'on trouve dans le bassin de la Nam Chi), Ban Non Kho et Ban Nong Khon – mais elle est en revanche très présente dans deux sites associés de la rive droite du Mékong qui ne sont distants de Vientiane que d'une quarantaine de kilomètres. Il s'agit de Ban Nong Kaleum et de Ban Phai Lom, dans le district de Ban Phue (province d'Udon Thani), à proximité du Phu Phra Bat, où une



Ill. n° 16. Sema de Ban Vang Luang

cinquantaine de grands *sema* (quelques-uns dépassent les 3 mètres de hauteur) ont été retrouvés. D'une très grande qualité de facture, ceux-ci sont reconnus comme étant des témoignages d'un art lié à la culture de Lopburi, c'est-à-dire appartenant à une tradition et à une période (X^{e}-XI^{e} siècles) où se mêlent des caractéristiques stylistiques à la fois mônes et khmères. Au moins douze de ces *sema* laissent apparaître dans leur registre inférieur deux « feuilles » en miroir l'une de l'autre, autour d'un motif central. Ces feuilles apparaissent cependant comme des « enveloppes » à l'intérieur desquelles se trouve un personnage ou un animal – et elles entourent alors une feuille plus grande contenant la figuration d'un *bodhisattva* assis ou debout. Toutes ces représentations sont en effet des illustrations de *jātaka* sculptées à la « racine » de l'image du *stūpa*. Il est intéressant de constater que l'association des trois

feuilles constitue une forme trilobée que l'on retrouve plus tôt et plus au sud dans le bassin de la Nam Chi. Il est alors fort probable que tous ces exemples témoignent du développement, sur une période de plusieurs siècles, d'un motif régional que l'art khmer va emprunter à l'art môn. La proximité de style que nous avions notée entre les sites rupestres de la rive droite (principalement Phu Phra Bat) et ceux de la rive gauche (Dan Sung, Vang Sang, Phu Pha Dang) – d'un point de vue purement géographique, ceux-ci appartiennent d'ailleurs au même ensemble intégrant la partie occidentale de la chaine du Phu Phan dans la continuité physique de celle du Phu Pha Nang – peut être ainsi mise en parallèle avec la proximité de style entre les sites de Ban Nong Kaleum et Ban Phai Lom et celui de Ban Vang Luang. Pour ce dernier, en plus des représentations de *stūpa*, trois *sema* présentent en outre des scènes narratives témoignant également d'une influence stylistique khmère. Les figures sont toutefois à peine ébauchées : il s'agit surtout de tracés, pas encore de sculpture en bas-relief (*cf*. ill. n° 17). Ce caractère inachevé suscite des questionnements, car il n'apparaît pas que le sculpteur ait dû interrompre brutalement son travail et qu'il n'ait pu être remplacé. Il est toutefois possible, étant donné la marginalité du site, que ces *sema* soient postérieurs à ceux qui ont été sculptés dans la plaine de Vientiane, voire qu'ils figurent parmi les derniers témoignages de ce type de culture matérielle. Le second site du district de Longsane, proche de Ban Nasay, montre des *sema* dispersés par groupes en quatre ou cinq endroits. Seul un de ces groupes possède quatre exemples sculptés de l'image du *stūpa*, sur l'une ou sur les deux faces. La facture est inférieure à celle des *sema* de Ban Vang Luang, pourtant proche. On retrouve toutefois de façon certaine, au pied d'une des images du *stūpa* au moins, le motif des deux feuilles placées en miroir l'une de l'autre. Étant donné la position des sites où ce motif a été retrouvé, il n'est pas impossible que ce dernier, parti de Ban Phai Lom et de Ban Nong Kaleum, ait « voyagé » en franchissant une passe proche très fréquentée du Phu Phan, pour longer ensuite le flan occidental de cette chaine (le long de la Nam Som), passer sur la rive gauche du Mékong et longer le flanc occidental du Phu Pha Nang jusqu'à une nouvelle passe permettant de repasser à l'est, dans le dernier recoin de la plaine de Vientiane. Des sites avec *sema* jalonnent en effet ce trajet – Ban Sakhon (rive droite), Ban Pak Thon (riverain du Mékong), Ban Nong Khon (rive gauche) – que l'on peut également associer aux sites avec *sema* plus occidentaux de Vang Saphung (rive droite) et de Sanakham (rive gauche)[40].

[40] LORRILLARD, M., « La plaine de Vientiane […] » *loc. cit*., pp. 85-86.



Ill. n° 17. Sema de Ban Vang Luang

Contrairement aux sites môns anciens, qui semblent avoir essaimé dans toute la partie septentrionale du plateau de Khorat, les lieux marqués par un art de transition influencé par des caractéristiques stylistiques khmères apparaissent en fait peu nombreux. En raison de leur caractère exceptionnel, nous avons choisi de mettre d'abord en évidence les sites en altitude (principalement rupestres) et en marge qui entourent la plaine de Vientiane. Il semble qu'ailleurs, à l'intérieur de cet espace pourtant très occupé depuis les temps anciens, seul l'emplacement de l'actuelle capitale lao ait été concerné par cet art de transition, avec cette réserve que nous ne connaissons pas l'origine exacte de tous les vestiges qui y sont aujourd'hui conservés. Plusieurs indices

ont en tout cas déjà mis en évidence le fait que le site de Vientiane est certainement lié à des aménagements antérieurs au XIII^e siècle, mais que l'occupation lao a ensuite à peu près recouverts[41].

Le monument du That Luang a très certainement été bâti au-dessus d'une structure antérieure de plusieurs siècles à l'année 1566, qui est celle où le roi Setthathirat, par de grands travaux et de riches donations, confère une importance toute particulière au grand *stūpa*[42]. Le site appartenait à l'évidence à cet ensemble de lieux de culte (voire d'habitat) qui entouraient la grande zone humide (aujourd'hui un peu asséchée) du Beung That Luang, dont nous avons déjà évoqué l'importance pour la première période « purement » mône. Pour la période suivante, marquée par des influences khmères, les principaux témoignages aujourd'hui visibles paraissent être des sculptures de Buddha, plutôt que des *sema*. Il est utile de rappeler ici que l'iconographie hindouiste n'a apparemment jamais atteint cette région, alors qu'à l'époque préangkorienne elle parvenait jusqu'à l'embouchure de la Sé Bang Fai. Les traditions religieuses mônes, dans ces marges septentrionales, ne furent donc jamais bouleversées en profondeur, comme ce put être le cas dans les régions méridionales – même s'il est acquis que la culture associée à Dvāravatī n'était par ailleurs pas uniquement bouddhique. En dehors de quelques sculptures dont la provenance est bien renseignée, car elles furent ramenées au début des années 1970 de quelques sites proches de la Nam Ngum (Ban Pak Pot, Ban Thin Keo, Ban Muang Kao, Ban Sapheu) qui relèvent d'ailleurs de la période la plus ancienne, les images bouddhiques actuellement conservées dans la galerie occidentale du That Luang paraissent provenir dans leur grande majorité (une vingtaine de pièces au moins) des ruines du soubassement du sanctuaire du Vat That Luang Neua. Pierre-Marie Gagneux rapportait en 1977 que « Pour la construction, relativement récente (XVIII^e siècle ?) de ce soubassement, on a utilisé une grande quantité de vestiges anciens en pierre et même en bronze qui devaient à l'époque traîner dans le voisinage »[43]. Les statues de Buddha assis sont les plus nombreuses et forment un groupe relativement homogène, mais leur facture très fruste et le fait qu'elles soient pratiquement toutes amputées de leur tête ne facilitent pas leur classification. La seule qui ait pourtant gardé son chef (TL, I/25, n° 155) témoigne par celui-ci d'une influence stylistique nettement khmère. La même observation peut être faite à

[41] LORRILLARD, M., « Vientiane au regard de l'archéologie », [*in*] Sophie CLÉMENT-CHARPENTIER & *al*. (éds.), *Vientiane, architectures d'une capitale – Traces formes, structures, projets*, Paris, Les cahiers de l'Iprauss, éd. Recherches, 2010, pp. 51-76.
[42] *IDEM*, « Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un *stūpa* lao », *BEFEO*, vol. 90-91, 2003-2004, pp. 289-348.
[43] GAGNEUX, P.-M., *Les sites anciens […]*, *op. cit*., p. 17.

propos d'une autre image (n° 167), car celle-ci est assise sur trois bandes lovées qui figurent à l'évidence le siège formé par le corps du *nāga*, même si la représentation du capuchon de ce dernier ne faisait pas partie du projet. Pour ces deux exemples, les corps sont adossés à une stèle. Une petite statue du même type est conservée derrière l'autel du Vat Si Muang (à ne pas confondre avec une autre image un peu plus tardive placée à proximité). D'autre images lithiques de Buddha assis conservées dans des temples de la capitale, très retouchées ou de facture très fruste, pourraient avoir appartenu à cette même époque de transition. Ce type d'images se retrouve en quelques exemplaires dans les sites proches de la rive droite, notamment à Phu Phra Bat où l'on sait que l'influence khmère a été forte.

Les Buddha les plus significatifs de cette phase intermédiaire sont toutefois des images figurées debout, en particulier celui qui est actuellement conservé à l'intérieur du Vat Ho Phra Keo (n° 428) et dont la tête a conservé son aspect original (*cf*. ill. n° 18).

Il est alors comparable à deux grandes images du Vat In Peng, malheureusement très retouchées, ainsi qu'à trois images conservées dans la galerie du That Luang, dont deux ont perdu leur tête – mais aussi et surtout au Buddha debout sculpté presqu'en haut-relief dans la roche de Vang Sang, avant que celui-ci ne soit « restauré » (*cf. supra*, ill. n° 14).

Trait caractéristique de ces images : au contraire du Buddha plus ancien de Ban Thalat, elles ne lèvent apparemment toutes qu'un seul bras, le droit, l'autre reposant le long du corps. Le modelé des jambes y est par ailleurs quasiment absent et la robe est traitée sans grande profondeur. Elles ont toutefois cela de commun avec le Buddha de Ban Thalat qu'elles ne sont jamais sculptées complètement en ronde-bosse : quand la partie postérieure n'est pas adossée à une stèle, elle est quand même toujours plate.

Aux productions de cette période, il faudra par ailleurs probablement associer un vestige dont on ne trouve pas d'équivalent ailleurs et qui apparaît donc comme une production singulière. Il s'agit d'une stèle de forme ogivale (HPK I/26 et n° 518) présentant en bas-relief trois Buddha assis en méditation, d'apparence a priori semblable – même si celui du centre est présenté en arrière-plan et se trouve ainsi en partie caché par les deux autres. Le sculpteur n'a alors pas jugé utile de laisser apparaître certaines parties des bras, des mains et éventuellement des jambes qui auraient pu tout de même être représentées. Madeleine Giteau a identifié ces trois images aux prédécesseurs du Buddha historique Gotama, c'est-à-dire Kakusaṇḍha, Konagāmana et Kassapa de la tradition pālie. Cette stèle possède une autre caractéristique intéressante et significative : elle garde encore sur sa face postérieure les traces très visibles d'une image de *stūpa* en épine, ainsi que de deux feuilles de forme



Ill. n° 18. Buddha debout du Vat Ho Phra Keo

basique qui l'entourent à sa base – ce qui atteste de son lien avec l'iconographie mône, mais aussi de sa datation tardive.

La période « khmère » (XII^e^ siècle)

Alors que l'art môn de la première époque montre un développement dans pratiquement toute la plaine de Vientiane et que celui de la période de transition concerne essentiellement les sites rupestres et l'espace qu'occupe la capitale même, les œuvres relevant uniquement de l'influence khmère apparaissent finalement peu nombreuses et concentrées dans un périmètre restreint. Rassemblées dans des musées ou des temples de Vientiane, aucune d'elles ne peut d'ailleurs être attachée à un site précis pour lequel elle aurait été produite, sauf peut-être une grande image au That Luang (*cf. infra*). Le fait est important, car ces œuvres n'étant plus liées à un contexte (« *cluster* ») ou à un cadre physique particulier, plus rien ne s'oppose à ce qu'elles puissent être des

objets d'importation, d'autant que leur facture est souvent d'une qualité nettement supérieure à celle des sculptures dont l'origine locale nous apparaît certaine. Il faut rappeler par ailleurs qu'à partir du moment où les vestiges finissent par perdre tout caractère môn, ils témoignent aussi d'une forme de bouddhisme qui est elle-même foncièrement différente : il ne s'agit plus des traditions essentiellement hīnayāniques (voire theravādines) qui ont marqué profondément le plateau de Khorat durant la seconde moitié du premier millénaire, mais de traditions purement mahāyāniques, avec une iconographie et des pratiques distinctes, qui sont en principe associées à un cadre architectural imposant. Or, malgré des présomptions concernant les sites du That Luang et du Vat Si Muang, aucun monument khmer ne peut être identifié avec certitude à moins de 100 km au sud de Vientiane[44]. Si les quelques sculptures relevant de l'art khmer qui ont été retrouvées dans la capitale ou dans sa proximité immédiate apparaissent alors sensiblement différentes de celles qui ont été découvertes à Luang Prabang, les interrogations qu'elles suscitent sont en tout cas bien les mêmes[45].

Trois temples de Vientiane au moins conservent des sculptures en grès qui témoignent d'une facture semblable à celles des œuvres khmères du style d'Angkor Vat, ou à celles d'œuvres un peu postérieures lorsqu'elles se trouvent en Thaïlande et relèvent de l'art dit de Lopburi. Le premier de ces sanctuaires est le Vat In Peng, déjà mentionné, qui est positionné à la limite amont de l'ancienne capitale. On y peut voir, derrière l'autel, deux « bornes bouddhiques » à quatre faces sculptées respectivement de 28 et 14 images du Buddha paré en méditation ou prenant la terre à témoin, nichées sous des arcatures de feuillage entre lesquelles apparaissent parfois de petites divinités[46]. Sur le registre inférieur de l'une des faces de la plus grosse borne figure également l'image d'un Buddha couché sur le flanc gauche (!), très abîmé (*cf*. ill. n° 19).

Une borne relativement comparable retrouvée dans la province de Nakhon Ratchasima est datée du début de la première moitié du XII[e] siècle[47], mais d'autres sculptures en pierre de Buddha abritées par des arcatures de feuillages originaires de la partie méridionale du plateau de Khorat et conservées au musée de Phimai semblent relever déjà du XIII[e] siècle. Pour le type de facture,

---

[44] Deux sanctuaires d'hôpital de l'époque de Jayavarman VII – Ku Kaeo Ban Chit (province d'Udon Thani) et le Prasat Ban Phan Na (province de Sakon Nakhon) – sont respectivement situés à vol d'oiseau à 100 et 115 km de la capitale lao.

[45] Lorrillard, M., « À propos de quelques sculptures khmères […] », *loc. cit*.

[46] Giteau, M., *op. cit*., p. 65.

[47] Krairiksh, Piriya, *The Roots of Thai Art*, Bangkok, River Books, 2012, p. 301. On notera toutefois avec cet exemple une iconographie et une composition distinctes.



Ill. n° 19. Borne bouddhique du Vat In Peng (archives EFEO)

on pourra facilement opérer un parallèle entre les bornes du Vat In Peng et une stèle à deux faces figurant chacune une divinité féminine debout, les bras légèrement écartés du corps, qui a été retrouvée dans un second sanctuaire très important de Vientiane (aujourd'hui disparu) – le Vat Kang, littéralement le « temple « central » – qui jouxtait l'ancien palais royal[48]. Ces œuvres offrent également des similitudes avec une sculpture en pierre de Buddha paré assis retrouvée à Luang Prabang[49]. Le Vat Si Muang, situé quant à lui à la limite aval de la vieille cité, mais où subsistent les restes d'une construction en latérite probablement antérieure à la période lao, conserve sur son autel, à côté du prisme en latérite identifié au *lak muang* (pilier de la ville) et du Buddha assis sans tête mentionné plus haut, un Buddha paré en grès qui, par son traitement, est très proche de celui qui a été photographié dans les années 1940

[48] Cette pièce est aujourd'hui conservée au Musée national de Vientiane, avec d'autres sculptures khmères qui proviennent toutes de la province de Champassak.
[49] LORRILLARD, M., « À propos […] », *loc. cit*., pp. 63-64.

au Vat Sangkhalok de Luang Prabang[50]. Cette dernière pièce a été datée par Paul Lévy du début du XII^e^ siècle, par comparaison avec des images de Phimai[51]. À quelques centaines de mètres du Vat Si Muang, on a par ailleurs découvert en 1951, en même temps qu'une tête en pierre de facture distincte, un torse masculin à quatre bras qui est aujourd'hui conservé au musée du Vat Ho Phra Keo. Les éléments de parure (collier, brassards, vêtement, ceinture) suffisent encore une fois à lier cette image de facture très soignée au style d'Angkor Vat.

Ces quelques sculptures que leur traitement permet d'associer aux œuvres khmères du début du XII^e^ siècle n'ont certainement pas été produites dans la plaine de Vientiane. Elles parvinrent peut-être très vite sur le site de l'actuelle capitale lao, depuis un lieu de production situé beaucoup plus au sud (région de Phimai ?). Cela pourrait signifier dans ce cas que la domination (voire la présence) khmère dans cette partie riveraine du Mékong serait antérieure de quelques décennies au règne de Jayavarman VII (1181–1218), période que l'on considère généralement comme celle où l'expansion culturelle – voire politique et militaire – d'Angkor atteignit ses limites les plus reculées. Mais il se peut également que ces images soient arrivées seulement à partir du dernier tiers du XII^e^ siècle, en même temps que d'autres sculptures importées qui témoignent quant à elles de la diffusion de productions relevant du style du Bayon. Une dizaine de ces dernières ont été retrouvées à Vientiane ou dans sa proximité immédiate, mais nous n'en mentionnerons ici que cinq particulièrement significatives. La seule qui pourrait à la limite relever d'un atelier local – en raison de son volume et de son poids – est une statue présumée de Jayavarman VII représenté à la façon d'un Buddha (coiffure en boucles et position en *samādhi*), découverte à proximité immédiate du That Luang et conservée depuis plusieurs décennies dans la galerie occidentale du grand *stūpa*. Nous savons cependant que des images de taille importante voyageaient dans l'espace angkorien et il est plus que probable que le site de Vientiane, en raison de l'ancienneté et la fréquentation de ses lieux de culte bouddhique, ait été jugé suffisamment important pour que des images exceptionnelles, telle une effigie du grand roi khmer, y aient été amenées[52]. Le corps d'une image

[50] *Ibid*., pp. 53-54.

[51] LÉVY, Paul, « Les traces de l'introduction du bouddhisme à Luang Prabang », *BEFEO*, t. XL (2), 1940, p. 415. Ce Buddha est aujourd'hui conservé dans une pièce non accessible au public du musée du Palais royal de l'ancienne capitale septentrionale.

[52] Le grès utilisé pour cette statue a de toute façon une apparence très différente de celui qui a été employé pour les sculptures locales. P. BAPTISTE et Th. ZÉPHIR (*L'art khmer dans les collections du musée Guimet*, Paris, RMN, 2008, pp. 274-275), qui ont remarqué sur d'autres images du style du Bayon du Cambodge et de Thaïlande le même type iconographique que celui de la sculpture du That Luang, ont proposé de les identifier aux *Jayabuddhamahānātha*

debout dont ne subsistent que le torse, le bassin et le début de la jambe droite, conservé également au That Luang (TL I/38), présente des caractéristiques stylistiques, en particulier dans le traitement du *sampot* et de la ceinture, qui renvoient eux aussi au style du Bayon[53]. Deux autres exemples aussi probants, conservés au Vat Ho Phra Keo, sont fournis par la fameuse stèle inscrite de Say Fong et le Buddha en grès qui ont été retrouvés ensemble, en 1902, dans un temple lao en ruines situé à une vingtaine de km au sud-est de Vientiane (*cf*. ill. n° 20). La stèle, dont les quatre faces sont rédigées en sanskrit, fait partie de la série d'édits commandés par Jayavarman VII pour commémorer la fondation d'hôpitaux et de sanctuaires sur le territoire qu'il dominait. La statue (HPK I/73) est peut-être identifiable à l'une des trois divinités bouddhiques mahāyāniques mentionnées dans l'inscription même, ou au *bodhisattva* Vajrasattva si ses deux mains aujourd'hui brisées tenaient chacune un attribut, le *vajra* et la cloche. C'est au Vat Ho Phra Keo encore que sont conservées les quelques autres images qui relèvent de la même époque. Nous ne ferons qu'en signaler une troisième qui, malgré l'absence de tête et de bras, peut être identifiée de façon certaine à Vajradhara. Ce type de sculpture, qui est lui aussi généralement associé aux sanctuaires d'hôpitaux de Jayavarman VII, a été découvert en de nombreux endroits du plateau de Khorat (exemples dans les musées de Phimai, Khon Kaen, Roi Et, Ubon Ratchathani, etc.). Une image un peu plus abîmée de Vajradhara a même été retrouvée à Luang Prabang (Vat Vixun) et une autre, cette fois-ci complète mais recouverte d'enduits, est conservée à l'abri des regards dans le That In Hang de Savannakhet. Il ne nous apparaît pas illogique, étant donné la concentration des *arogyaśālā* dans le nord-est de la Thaïlande, qu'un tel monument ait existé à Vientiane. Si, au XVI[e] siècle, il n'en subsistait déjà plus que des ruines, comme c'est le cas actuellement avec le monument Ku Keo de Ban Chit (province d'Udon Thani), il pourrait alors s'agir de la structure khmère que nous présumons avoir été recouverte par le *stūpa* du That Luang, ou peut-être les restes du bâtiment en latérite qui jouxte le sanctuaire du Vat Si Muang.

CONCLUSION

S'il était habituel, jusqu'à présent, de ne considérer que la période proprement lao (royaume du Lān Xāng, royaumes rivaux de Vientiane, Luang Prabang et Champassak) de l'histoire ancienne du territoire que recouvre le

(« grands protecteurs Buddha victorieux ») qui sont mentionnés dans l'épigraphie de la fin du XII[e] siècle. Ceux-ci, au nombre de 23, étaient situés dans autant de villes dont la plupart paraissent assez excentriques par rapport à Angkor.

[53] LORRILLARD, M., « La plaine de Vientiane […] », *loc. cit.*, p. 69.



Ill. n° 20. Stèle et Buddha de Say Fong (archives EFEO)

Laos, il est aujourd'hui évident que cette histoire est beaucoup plus longue et riche qu'on ne le pressentait – et qu'il est même nécessaire, pour percevoir certains processus complexes se produisant durant la seconde moitié du second millénaire (réoccupation de sites, réutilisation de matériaux, etc.), de se référer à d'autres processus antérieurs de plusieurs siècles. Des études pionnières avaient déjà montré que la vallée moyenne du Mékong avait été touchée par la culture khmère (préangkorienne et angkorienne), sans en préciser toutefois les limites et les modalités. La seule région ayant fait véritablement l'objet d'études était alors celle de Vat Phu, dont on rappellera ici que les premiers témoignages historiques datent du V^{e} siècle. Les fouilles archéologiques menées depuis les années 1970 sur le plateau de Khorat ont ensuite prouvé que cette région – dont les plaines de Savannakhet et de Vientiane constituent sur la rive gauche du Mékong les extensions naturelles – a vu naître dès l'âge du bronze de nombreux sites. Leurs vestiges indiquent une maîtrise par l'homme de techniques évoluées, ainsi que l'existence de réseaux d'échanges importants, parfois sur de très longues distances. Au début de

l'époque historique, la diffusion des savoirs originaires de l'Inde ne s'est pas cantonnée uniquement aux régions côtières, mais s'est rapidement opérée dans les terres basses de la partie continentale de l'Asie du Sud-Est en utilisant des voies de communication millénaires, à commencer par les rivières. Ce phénomène reste toutefois encore peu étudié, à preuve la perception souvent très floue qui entoure encore l'histoire de sites continentaux majeurs comme Si Thep ou Muang Fa Daet. La révélation progressive du développement dans cette région d'une culture historique mône, parallèlement à celui de la culture khmère, mobilise aujourd'hui un nombre croissant de chercheurs, en particulier pour le nord-est de la Thaïlande. Les recherches récentes ont montré que les témoignages de ces deux cultures étaient également présents et largement répartis au Laos, même si la géographie physique du pays – notamment le « débordement » vers l'ouest de certains reliefs de la cordillère annamitique et les cloisonnements engendrés – semblait indiquer d'abord qu'il n'y existait que des vestiges très marginaux, sans grande valeur (les vestiges lithiques montrent souvent une facture fruste qui conduit à leur occultation), et en tout cas non significatifs pour l'histoire régionale. L'analyse comparative des témoignages archéologiques retrouvés sur les deux rives du fleuve atteste au contraire d'une véritable cohésion culturelle au sein de ce vaste territoire, sur une période qui s'étend à peu près de la fin du VII^e^ au XII^e^ siècle, avec des phases évolutives.

Au contraire de la culture associée à Dvāravatī, dont l'espace à la fois géographique et chronologique peine encore à être véritablement défini, la culture bouddhique du plateau de Khorat, ou la « civilisation des stèles » comme la qualifiait B. Ph. Groslier, peut maintenant être délimitée d'une façon relativement précise. L'historien dispose notamment de données quantitatives éclairantes, puisque plus de 150 sites ont été identifiés dans la vallée moyenne du Mékong, de part et d'autre du fleuve, entre la région de Chiang Khan / Muang Sanakham en amont et celle d'Ubon Ratchathani / Saravane en aval (les *sema* du Phnom Kulen au Cambodge représentent un témoignage significatif, mais marginal). Il est visible que le réseau hydrographique a alors joué un rôle essentiel, de telle sorte que des logiques purement géographiques permettent à elles seules de comprendre les mécanismes ayant conduit à la diffusion des pratiques et des idées. Sur le plan démographique, cette cohésion culturelle s'explique très probablement à la base par une homogénéité ethnolinguistique : le fond de la population est encore essentiellement austroasiatique, avec des parlers môn-khmers. L'épigraphie ancienne de cette région tend d'ailleurs à mettre en évidence la facilité des connexions entre les différents groupes : il est alors question de multilinguisme, puisqu'à côté de l'emploi du sanskrit comme langue religieuse, on peut trouver dans un même

texte des idiomes à la fois môns et khmers. À l'évidence, ce n'est toutefois qu'à partir du VIII[e] siècle que s'affirme véritablement une culture bouddhique originale dans la vallée moyenne du Mékong, à laquelle la langue mône est étroitement attachée. Cette culture est distincte de celle qui s'est répandue dans le bassin de la Ménam Phraya, en même temps que de celle qui, depuis le delta du Mékong, remonte jusqu'à la grande rivière Mun. Seule l'image du Buddha debout, elle-même commune aux traditions préangkoriennes et de Dvāravatī, garde encore une prédilection particulière dans l'espace continental. Un peu plus tôt, au tournant du VII[e] siècle, la domination politique du Zhenla semblait s'être étendue jusqu'au site très septentrional de Muang Aem (inscription K.1102), près d'un affluent de gauche de la Nam Chi, à quelque 90 km au nord-ouest de Muang Fa Daet. Peut-être est-ce l'affranchissement de cette domination qui permit alors aux premiers centres véritablement historiques du bassin de la Nam Chi de se former, notamment sur des sites dont une riche culture protohistorique avait déjà préparé le développement. On s'est peu interrogé jusqu'à présent sur les raisons qui ont amené Muang Fa Daet à devenir un lieu anthropisé exceptionnel, autrement que par la fertilité agricole de sa proche région et par sa position favorable dans un réseau de communication à moyenne distance. Ce site datant de l'âge du fer fut cependant bien plus que cela. Le nombre et la qualité de ces stèles sculptées témoignent à elles seules d'une richesse économique toute particulière. Elles furent destinées au culte, mais leur existence repose avant sur une accumulation de biens qu'une catégorie sociale privilégiée put transformer en une source prodigieuse de mérites (skt. *puṇya*) par le biais de coûteuses donations faites à la religion bouddhique. Il est certain que Muang Fa Daet attira nombre de compétences, d'abord sur le plan religieux, en raison de la connaissance des Écritures attestée par l'iconographie des stèles historiées, mais aussi dans les domaines techniques et artistiques, comme le prouve la qualité de la facture du matériel cultuel. L'ampleur des travaux liés à l'aménagement du site, à commencer par le creusement de sa douve, indique en outre la présence d'une main d'œuvre, et plus généralement d'une population, plus importante qu'ailleurs. Tout indique que Muang Fa Daet fut un lieu d'échange à grande échelle. Tout laisse supposer également que le site devait sa richesse à sa position sur un axe de communication suprarégional, en lien avec des foyers de culture lointains. Il était déjà possible, à partir du seul examen des témoignages retrouvés en Thaïlande, de percevoir l'existence d'un axe linéaire reliant Muang Fa Daet – par le biais d'autres sites riches en *sema* historiés, tels que Ban Kut Ngong et Ban Khon Sawan (province de Chayaphum) – à Si Thep, carrefour privilégié dans le bassin de la Ménam Phraya. Les recherches menées au Laos montrent aujourd'hui que le site exceptionnel, tant par son

aménagement que par le trésor qui y a été découvert, de Nong Hua Thong se positionne à l'évidence dans la continuité de ce même axe, cette fois-ci vers le nord-est. Cet espace situé autour du confluent de la Sé Bang Fai et du Mékong paraît en outre constituer une sorte d'interface entre la culture mône et la culture préangkorienne, même si le centre de cette dernière était relativement éloigné. La configuration de la grande plaine de Savannakhet, ainsi que les facilités qu'elle offrait pour l'habitat et les communications, justifiaient en tout cas que l'influence khmère continua à remonter sur la rive gauche du fleuve jusqu'à cette hauteur (des sites ont été identifiés à étapes régulières), même à l'époque angkorienne. Trois tours en briques au moins y furent bâties avant le IX^{e} siècle, ainsi que d'autres sanctuaires hindouistes moins importants, comme l'attestent les vestiges de matériel cultuel. Nous avons toutefois signalé pour la même époque un témoignage de partage de motif iconographique, avec le grand *sema* bouddhique de Ban Tak Daet. Le site de Nong Hua Thong se distingue quant à lui par l'importance des levées de terre qui l'entourent, comme c'est le cas également à Muang Fa Daet et pour plusieurs grands sites du nord-est de la Thaïlande positionnés approximativement à la même latitude (provinces de Kalasin, Maha Sarakham, Khon Kaen). Ceux-ci sont toutefois de forme circulaire ou ovale, comportent des douves et datent peut-être d'une époque un peu antérieure. Par son aménagement d'ensemble (système d'« enceintes »), Nong Hua Thong se rapprocherait alors davantage de la ville préangkorienne de Vat Phu. Mais des monuments et du matériel cultuel caractéristiques de cette culture – comme ceux qui ont été découverts ailleurs dans la province de Savannakhet – n'y ont pas encore été identifiés, même si des structures en briques, en cours d'étude, y ont été bâties. Entouré de tous côtés par d'autres sites riches en *sema* (le type très spécifique de certains d'entre eux prouve un contact direct avec Muang Fa Daet) – et ayant révélé lui-même ce type de témoignages – Nong Hua Thong pourrait alors bien être le lieu par excellence où les cultures mône et préangkorienne se sont rencontrées et mélangées. Le riche trésor qui y a été découvert à l'endroit précis où se rejoignent une enceinte rectiligne et une enceinte curviligne suscite cependant encore bien des questions, à commencer par son origine : production régionale ou objets importés ? Nous avons vu qu'en plus de la datation actuelle des pièces (autour du VIII^{e} siècle), certaines d'entre elles – les plaques d'argent gravées de figures de divinités – pouvaient très bien témoigner d'échanges stylistiques entre les grands centres traversés par l'axe linéaire virtuel tracé entre Si Thep et Nong Hua Thong – voire au-delà. Car nous avons souligné aussi que des liens entre Muang Fa Daet et le monde cham étaient conjecturés, sur la base de similitudes flagrantes dans la représentation de différents motifs. Une image en pierre de divinité conservée dans

le That In Hang de Savannakhet pourrait être à ce sujet particulièrement significative.

À partir du VIII^e^ siècle au plus tard, la culture bouddhique mône du plateau de Khorat montre un particularisme très fort en ce qui concerne son matériel cultuel, d'une part par la production de différents types de *sema* en pierre, d'autre part par la sculpture quasi systématique, sur ces derniers, de la figure du *stūpa*. Celle-ci donne lieu à des traitements très divers, depuis la forme la plus basique (ressemblant à une épine) jusqu'à des représentations très sophistiquées, incluant notamment la présence du *kumbha*. La prédilection pour ce type iconographique n'a pas encore été dûment analysée, mais il est probable qu'elle trouve son origine dans la réception jusque dans cette région à la fois de modèles réduits de *cetiya / stūpa*, comme il en existe certains exemples en terre cuite (y compris par des illustrations sur des tablettes votives, associées à la figure du Buddha) – et de différents types de représentations gravés sur des feuilles de métal, comme le site de Khantharawichai, distant d'une vingtaine de kilomètres seulement de Muang Fa Daet, en a révélé un certain nombre. Les sites du Laos montrent que la culture matérielle bouddhique du bassin de la Nam Chi s'est en fait très vite diffusée sur l'autre rive du Mékong, non seulement vers l'est (actuelles provinces de Savannakhet et de Saravane), mais également et surtout vers le nord.

Les échanges établis entre la plaine de Vientiane et de grands sites de la rive droite du Mékong sont attestés depuis la période préhistorique. L'ancienneté de ces liens explique le fait que l'on puisse trouver dès le VIII^e^ siècle des témoignages bouddhiques môns, y compris des inscriptions, sur les rives de la Nam Ngum et autour du grand marais (*beung*) du That Luang. Le nombre et la qualité de certains de ces vestiges montrent d'ailleurs que de fortes communautés religieuses étaient installées dans cette région, et que les pratiques cultuelles n'y étaient en rien inférieures à celles qui concernaient des territoires situés beaucoup plus au sud, même si la limite de l'expansion continentale du bouddhisme, religion des plaines, était ici atteinte. Bien loin de desservir la vigueur de ces pratiques, il semble que la position très septentrionale de la plaine de Vientiane ait au contraire permis de les préserver plus longtemps qu'ailleurs, au-delà du IX^e^ siècle. Les bassins de la Nam Mun et de la Nam Chi passèrent rapidement sous la domination angkorienne, mettant par là même fin à des particularismes locaux qui ont pourtant été très forts durant la seconde moitié du premier millénaire. L'influence khmère dans le bassin de Sakon Nakhon et ses prolongements occidentaux et septentrionaux fut plus tardive et nettement plus limitée, favorisant un phénomène de « métissage » de cultures qui n'eut manifestement pas le temps (ou les moyens) de se

produire ailleurs. Il n'apparaît pas que le grand fleuve ait jamais constitué une limite pour les communautés anciennes et que l'on puisse en particulier distinguer, dans la région de Vientiane au tournant du second millénaire, les sites historiques de la rive gauche de ceux de la rive droite. Bien au contraire, on retrouve pour leur implantation et leur évolution la même cohérence que celle qui s'applique aux groupements méridionaux. Le meilleur exemple est fourni par les sites rupestres établis sur la ligne de relief nord-sud constituée au Laos par la chaine du Phu Pha Nang et en Thaïlande par son prolongement (partie occidentale du Phu Phan), qui marque physiquement la séparation entre les provinces d'Udon Thani et de Nong Bua Lamphu. Ainsi peut-on constater pour Dan Sung, Vang Sang et l'espace entourant Phu Phra Bat un même art de la sculpture en bas-relief qui, tout en restant associé à la culture mône (notamment par la persistance des *sema* et de leur iconographie) intègre des traits stylistiques qui montrent nettement une influence khmère. Si de nouveaux sites récemment découverts permettent de déplacer encore plus au nord – sur le Phu Pha Dang et dans une étroite plaine de la province de Saysombun – la limite de cette culture de transition, nous avons cependant vu que les témoignages de cette dernière, d'une façon générale, apparaissaient beaucoup moins nombreux que pour les sites plus anciens, Vientiane étant probablement un cas à part. Ce métissage s'accompagne-t-il alors d'un appauvrissement et d'un repli définitif de la culture mône ? Au tournant du XII^{e} siècle, on ne trouve en tout cas plus aucun témoignage de cette dernière – pour des raisons qui demeurent encore fort difficiles à déterminer. Une importante rupture sur le plan religieux, avec une affirmation du bouddhisme mahāyānique, pourrait être l'une d'entre elles. Les vestiges retrouvés dans la région attestent en tout cas une véritable expansion de la culture angkorienne – qui ne semble d'ailleurs pas avoir duré plus d'un siècle, puisqu'après la période du règne de Jayavarman VII les témoignages historiques locaux disparaissent totalement pendant presque trois siècles. C'est à partir du même moment que l'on situe généralement l'installation de populations thai-lao, dont la présence dans la plaine de Vientiane paraît en tout cas effective dès la fin du XIII^{e} siècle, si l'on en croit la fameuse stèle de Rama Khamheng. Il est évident qu'au contact des nouveaux arrivants, de profonds phénomènes d'acculturation touchèrent les populations les plus anciennes (un processus qui se poursuit aujourd'hui encore avec les groupe minoritaires). Il est toutefois intéressant de noter qu'à partir du moment où une culture écrite émergea réellement dans le royaume lao du Lān Xāng, à partir du début du XVI^{e} siècle, non seulement elle conserva sous une forme nettement transposée la mémoire de l'apport de cultures plus anciennes, mais elle s'appuya également, en les

réemployant, sur nombre de matériaux que ces mêmes cultures avaient produits pour des fins souvent similaires plusieurs siècles plus tôt.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES

BAPTISTE, Pierre & ZÉPHIR, Thierry, *L'art khmer dans les collections du musée Guimet*, Paris, RMN, 2008, 479 p.

BOULBET, Jean & DAGENS, Bruno, *Les sites archéologiques de la région du Bhnaṃ Gūlen (Phnom Kulen), Arts Asiatique* (numéro spécial), t. XXVII, 1973, 131 p.

GAGNEUX, Pierre-Marie, *Les sites anciens de la plaine de Vientiane (VII^e – XI^e siècles) – Rapport préliminaire pour le service des Monuments historiques du Laos*, Vientiane, document ronéotypé, 1977, 78 p.

GITEAU, Madeleine, *Art et archéologie du Laos*, Paris, Picard, 2001, 208 p.

GUILLON, Emmanuel, « Recherche sur quelques inscriptions môn – I. Traces de l'influence môn dans la plaine de Vientiane », *BEFEO*, t. LXI, 1974, pp. 339-348.

GUY, John, catalogue, *Lost Kingdoms – Hindu-Buddhist Sculpture of Early Southeast Asia*, Bangkok, River Books, 2014, 318 p.

II. CRITIQUE

BAUER, Christian, « Notes on Mon Epigraphy », *Journal of the Siam Society* 79-1, 1991, pp. 31-83.

HIGHAM, Charles, *Early Mainland Southeast Asia – From First Humans to Angkor*, River Books, 2014, Bangkok, 447 p.

KÄLLEN, Anna, *And Through Flows the River: Archaeology and the Pasts of Lao Pako*, Uppsala, Uppsala University, Studies in Global Archaeology 6, 2004, 328 p.

LÉVY, Paul, « Les traces de l'introduction du bouddhisme à Luang Prabang », *BEFEO*, t. XL (2), 1940, pp. 411-424.

LORRILLARD, Michel, « Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un *stūpa* lao », *BEFEO*, vol. 90-91, 2003-2004, pp. 289-348.

—, « Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos », [*in*] Yves GOUDINEAU & MICHEL LORRILLARD (éd.) *Recherches nouvelles sur le Laos*, Vientiane, EFEO, Études thématiques n° 18, 2008, pp. 113-181.

—, « Vientiane au regard de l'archéologie », [*in*] Sophie CLÉMENT-CHARPENTIER & *al*. (éds.), *Vientiane, architectures d'une capitale – Traces formes, structures, projets*, Paris, Les cahiers de l'Iprauss, éd. Recherches, 2010, pp. 51-76.

—, « Par-delà Vat Phu : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (I) », *BEFEO*, vol. 97-98 (2010-2011), EFEO, Paris, 2013, pp. 205-270 ;

—, « Pre-Angkorian Communities in the Middle Mekong Valley (Laos and Adjacent Areas) », [*in*] N. REVIRE & S. MURPHY (eds.), *Before Siam: Essays in Art and Archaeology*, Bangkok, Siam Society / River Books, 2014, pp. 186-215 ;

—, « La plaine de Vientiane au tournant du second millénaire : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (II) », *BEFEO*, vol. 100, 2014, pp. 38-107.

—, « À propos de quelques sculptures khmères découvertes à Luang Prabang : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (III) », *Péninsule*, n° 84, 2022 (1), pp. 47-71.

MURPHY, Stephen A., *The Buddhist Boundary Markers of Northeast Thailand and Laos, 7th – 12th centuries CE: Towards an Understanding of the Archaeological, Religious and Artistic Landscapes of the Khorat Plateau*, PhD thesis, University of London (SOAS), 2010, 479 p.

—, « The Distribution of Sema Stones Throughout the Khorat Plateau During the Dvaravati Period », [*in*] Marijke J. KLOKKE & Véronique DEGROOT (eds.), *Unearthing Southeast Asia's Past*, NUS Press, Singapore, vol. 1, 2013, pp. 215-233.

—, « Cultural Connections and Shared Origins between Campā and Dvāravatī: A comparison of common artistic and architectural motifs, ca. 7th – 10th centuries CE.», [*in*] Arlo GRIFFITHS, Andrew HARDY & Geoff WADE (eds.), *Champa – Territories and Networks of a Southeast Asian Kingdom*, Paris, EFEO, Études thématiques n° 31, 2019, pp. 303-321.

PAVIE, Auguste, *Mission Pavie Indo-chine – Études diverses II : Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*, Paris, E. Leroux éd., 1898, 449 p.

REVIRE, Nicolas, « Glimpse of Buddhist Practices and Rituals in Dvāravatī and its Neighbouring Cultures », [*in*] N. REVIRE & S. MURPHY (eds.), *Before Siam: Essays in Art and Archaeology*, Bangkok, Siam Society / River Books, 2014, pp. 241-271.

SKILLING, Peter, « L'énigme de Si Thep », [*in*] Pierre BAPTISTE et Thierry ZÉPHIR (éd.), *Dvāravatī – Aux sources du bouddhisme en Thaïlande*, Paris, RMN, 2009, pp. 117-125.

WATSON, Hunter, *Inscriptions, Archaeology and Culture: The Khorat Plateau and Neighboring Regions of Thailand and Cambodia*, PhD thesis, National University of Singapore, 2022, 369 p.